

1915-1920

1986

Documentation diverse rassemblée par

P. F. Fournier

Dessins d'H. Aubry

« Gazette des Ardennes »
Charleville.

Almanach
illustré
de la
Gazette
des Ardennes
pour
1917



1916

M.T.



En Pays occupé



Sol français — labour allemand

A NOS LECTEURS

L'année dernière, en publiant *l'Almanach pour 1916*, nous avons écrit, pleins de confiance, que le petit bouquin resterait sans doute un spécimen „unique“. Nous voilà bien attrappés!

Nos lecteurs diront que nous sommes de mauvais prophètes. La cause en est que nous avons laissé parler plutôt le cœur que la raison. Du reste, nous sommes sûrs d'avoir exprimé les vœux de tout le monde, occupés et occupants.

Mais enfin, puisque les choses en sont là, il faut s'y résigner bon gré mal gré, et comme nous allons entrer dans une nouvelle année, dans les mêmes circonstances que l'an passé, nous présentons à nos lectrices et lecteurs le second *Almanach de la Gazette des Ardennes*. Le très bon accueil que son prédécesseur a trouvé dans toutes les classes de la population des régions occupées, suffit pour nous dire qu'on s'attend à cette publication. Nous osons espérer qu'elle apportera une petite récréation dans les habitations d'où le bonheur a disparu si longtemps, qu'il s'agisse de la maisonnette dans la cité ouvrière des centres industriels, ou de la ferme isolée, ou de l'hôtel du riche bourgeois, jadis envié. Par toutes ces portes le chagrin est entré, sans faire de différence entre riches et pauvres. Il a tout égalisé comme le fait la mort.

Nous savons trop bien qu'il n'y aura qu'un seul remède à ces épreuves, les plus cruelles que jamais le monde ait eu à supporter: la *Paix!* L'histoire parlera plus tard des grands faits de guerre. Nos enfants auront à apprendre un certain nombre de dates en plus de celles que nous avons dû retenir, mais le genre humain retiendra et gardera pour l'éternité dans sa mémoire un jour entre tous: celui où les peuples qui se déchirent actuellement dans une lutte acharnée, se réuniront pour signer le pacte qui mettra fin à ce drame inouï. Ce jour sera dorénavant la grande date de l'Histoire.

Tout homme qui est resté digne de ce nom, partagera avec nous le désir que nous avons exprimé dans la préface de l'Almanach pour 1916: qu'une des dates marquées sur notre calendrier puisse porter la devise: PAIX.

De grand cœur nous répétons ce vœu pour 1917! Pour être francs, nous confessons cependant que nous n'osons prédire, avec une certitude absolue, qu'il se réalisera. L'année dernière, nous avons pu nous en référer à la parole du Chancelier de l'Empire allemand qui, parmi tous les hommes d'Etats belligérants, a le premier trouvé le courage de prononcer le mot attendu avec impatience par l'humanité angoissée. On connaît la réponse haineuse que ce geste noble lui a valu aussi bien dans la presse de Paris et de Londres, que de la part des ministres « responsables » de l'Entente. Le Chancelier ne s'est pas laissé troubler. Conscient de sa bonne cause et de sa forte position, il a renouvelé et précisé ses déclarations d'il y a un an. On lui a répondu par le même refus obstiné, formulé plus grossièrement encore.

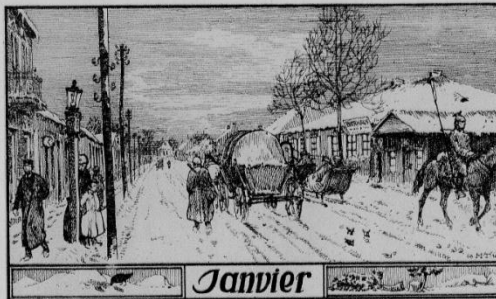
La lutte suit donc son cours. Nos lecteurs trouveront représentée, dans les dessins illustrant les mois de notre calendrier, la formidable étendue de cette guerre, qui embrasse les terres et les mers les plus lointaines et les peuples les plus divers. Tandis que les champs de la Picardie, avec leurs villes et villages, se transforment en un désert horrible, gouffre insatiable de vies humaines, on se prépare déjà à un autre carnage, plus terrible encore. Quand le printemps renaîtra, on enverra de nouvelles armées au feu infernal. Des milliers et des milliers de vies humaines seront encore fauchées dans les prairies en fleurs, sous le soleil printanier. Telle est la volonté des hommes d'Etat responsables sur les bords de la Seine et de la Tamise. Le peuple allemand ne peut qu'en tirer la conséquence en se défendant à outrance jusqu'au jour où une paix durable et honorable lui sera assurée. Car tel est le seul but pour lequel l'Allemagne et ses Alliés combattent.

Quand ce jour viendra-t-il? Nul ne saurait le prévoir! Jusqu'ici la guerre ne fait que gagner d'étendue. L'année dernière l'Italie est entrée en action avec le résultat d'avoir sacrifié son bien-être et des vies innombrables. Cette année-ci, c'est la Roumanie, dont le gouvernement a cru devoir apporter les bienfaits de la guerre à son pays heureux et florissant.

Aussi longtemps qu'il y aura encore des gouvernants, méconnaissant à tel point les choses et les faits, on ne pourra songer à la Paix. Mais jusqu'à ce jour éloigné, l'armée allemande restera en France. Et avec elle restera l'institution militaire qu'est la *Gazette des Ardennes*. De même que nos vieux camarades du « landsturm » qui, arrachés à leur propre sol, labourent pour la troisième fois la terre française, ainsi nous tâcherons de remplir notre devoir au service de la population française du territoire occupé. Le développement de la *Gazette*, dû à l'intérêt croissant de la population, est la meilleure preuve que nous sommes sur le bon chemin.

Charleville, le 10 Décembre 1916.

La Rédaction de la *Gazette des Ardennes*.



En POLOGNE. — Route principale de Kovel

1	L	Circoncision	
2	M	s. Basile	
3	M	se Geneviève	
4	J	s. Rigobert	
5	V	se Amélie	
6	S	Epiphanie	
7	D	se Mélanie	
8	L	s. Lucien	☉
9	M	s. Marcellin	
10	M	s. Paul, erm.	
11	J	se Hortense	
12	V	s. Alfred	
13	S	se Véronique	
14	D	s. Hilaire, év.	
15	L	s. Maur	
16	M	s. Guillaume	☾
17	M	s. Antoine	
18	J	se Prisca	
19	V	s. Sulpice	
20	S	s. Sébastien	
21	D	se Agnès	
22	L	s. Vincent	
23	M	s. Ildefonse	●
24	M	s. Timothée	
25	J	Conv. S. Paul	
26	V	se Paule	
27	S	s. Julien, év.	
28	D	s. Charlemagne	
29	L	s. François d. S.	
30	M	se Martine	☽
31	M	se Marcelle	



LES VEILLES D'ESPOIR

Et la guerre durait, durait toujours.

Elle durait depuis des mois, et ces longs mois étaient devenus des années, — un an... deux ans...

Le village derrière le front allemand traînait sa vie languissante dans la tristesse de l'automne.

Là, dans la ferme délaissée, Marie Blandin attendait son mari, seule avec ses deux petites et la vieille maman Blandin, sa mère à lui.

Caporal de territoriale, Blandin avait quitté le village avec les autres mobilisés. Marie gardait de ce départ un souvenir fixe et anxieux.

Ah ! non, ils ne l'avaient pas voulue, cette guerre, eux, les paysans d'ici ! Ils ne demandaient pas mieux que de cultiver leur terre en paix et de s'entendre avec les Allemands, — « des hommes comme nous, n'est-ce pas ?... » Mais les politiciens en avaient décidé autrement, et c'est eux qui, un beau matin, avaient arraché à leurs foyers, à leurs femmes, à leurs enfants et à leurs champs, tous les hommes valides du village, n'y laissant que les vieux, les femmes et les mioches.

Ah ! oui, cela avait été dur ! Puis l'ennemi était venu, avait passé, s'était établi, et tandis que le canon grondait sans répit, là tout proche, c'étaient ces hommes venus de là-bas, de leurs champs d'Allemagne,

qui s'étaient peu à peu mis à labourer, à semer et à récolter. Ils logeaient à la ferme et l'on avait fini par s'habituer à leur présence. Ils étaient de la maison.

Et cela durait ainsi depuis passé deux ans. Et l'automne était venu avec ses longues soirées grises et ses nuits pluvieuses, où l'on commence à se serrer autour de lâtre.

L'automne avait amené un nouvel hôte. Un « Vizewachtmeister » attaché à l'intendance de la formation allemande qui occupait ce secteur.

« Monsieur Baumann » était un homme cultivé, issu d'une famille de commerçants de Hambourg. Il avait voyagé en France et parlait le français avec aisance. Aussi était-il chargé du service d'interprète.

Le soir il aimait à s'asseoir au coin du feu, qui séchait ses bottes boueuses, et à faire un bout de causette avec la mère Blandin, sa bru et les deux petites. Elles le questionnaient, avec ce besoin de croire qu'ont les êtres faibles vis-à-vis de ceux qui leur inspirent confiance. Combien de fois dut-il, lui l'Allemand, l'ennemi, l'intrus, raconter à ces femmes inconnues sa vie d'avant la guerre et puis surtout sa simple existence de soldat. Et chaque fois, c'étaient les mêmes questions, le retour aux mêmes pensées :

« Croyez-vous qu'il vit ? Où croyez-vous qu'il est ?... »

« Il, » c'était le caporal Blandin.

Il avait écrit une fois depuis que c'était permis.

Mais du jour où sa carte lui était parvenue, Marie Blandin était plus anxieuse encore. Le sachant vivant, elle s'était remise à trembler comme aux premiers jours de cette « maudite guerre ». Tremblante, elle écoutait le canon. Elle savait que ça chauffait terriblement à la Somme.

Un soir, Monsieur Baumann eut l'idée de lui apporter la « Gazette des Ardennes ». Qui sait, peut-être Blandin était-il prisonnier, et peut-être trouverait-elle son nom sur les Listes que le journal des pays occupés publiait régulièrement.

L'idée ne manqua pas son effet. Combien de fois, depuis ce jour, les yeux anxieux de la jeune femme et le doigt tremblant de la vieille n'ont-ils pas suivi, nom par nom, les longues listes, dont chacune apportait une nouvelle espérance. Quatre fois par semaine la ferme Blandin avait ainsi sa « veillée d'espoir ».

A chaque déception, Baumann donnait la même consolation : ce serait pour une autre fois, sans doute. Toutes deux, la femme et la mère, s'étaient mis en tête que le cher nom leur apparaîtrait un jour, comme une vision bienheureuse, dans ces listes miraculeuses. Lorsqu'un jour elles y trouvèrent le nom d'un voisin du même régiment, l'espoir devint une certitude. Les enfants, avant d'aller se coucher, prenaient leur part de l'attentive lecture, qui avait soin de ne passer aucun nom.

« C'est écrit là, dis, Maman, que Papa reviendra ? » demanda un soir la petite Jeanne. Ils se regardèrent sans mot dire, les deux femmes françaises et le soldat allemand.

* * *



Là-bas, de l'autre côté du mur de fer et de feu, dans l'abri de la tranchée française, un sergent a la garde du téléphone. Il est onze heures du soir. Tout est calme. Il entend dehors tomber de lourdes gouttes de pluie. Une horloge pend au clou, les idées traînent lentement comme l'aiguille sur les heures. Sans qu'il éprouve de la fatigue, le sergent Blandin ressent la lenteur avec laquelle les heures s'écoulaient. Le tic-tac résonne seul, des jours, des nuits, des semaines, . . . peut-être est-ce la mort qui se rapproche; elle guette cachée en quelque endroit, son heure est déterminée, elle a le temps d'attendre.

Il devient énervant à la longue de pétrir une cigarette entre ses doigts, de contempler le plafond de l'abri souterrain non sans quelque doute au sujet de sa capacité de résistance, ou d'écouter le souffle inégal des dormeurs.

Le sergent tire de sa capote un journal taché de boue, singulièrement plié en triangle. Il le déplie et l'approche de sa petite lanterne de poche dont il vient de presser le bouton. C'est un numéro de la « Gazette des Ardennes », qui est tombé du ciel dans la tranchée. Il en arrive ainsi de temps en temps, providentiellement. Blandin sait qu'il est interdit de la lire. Mais on la lit quand même. On dit que c'est tout des mensonges. Qui sait? ce n'est pas sûr! Bon Français, on peut l'être sans croire tout ce qu'ils vous content, ceux de Paris. La « Gazette boche », ça vous change un peu les

idées, ça vous repose un peu des académiciens et puis, . . . et puis, il y a les nouvelles du pays, derrière, sur la dernière page.

C'est à elles que va tout d'abord l'intérêt du sergent Blandin. Depuis qu'il y a trouvé une fois, par un miraculeux hasard, dix lignes sur son patelin qui est là-bas, juste en face de la tranchée qu'il occupe depuis un mois, depuis qu'il a pu lire qu'en somme tout est en ordre au village et que sa ferme doit être debout comme les autres et la mère, sa Marie et les petites en vie, puisque l'article disait que la vie était normale, — depuis ce jour, il croit devoir trouver, dans chaque numéro qui lui tombe sous la main, quelques renseignements plus détaillés, plus personnels encore, que lue chose comme un petit bonjour de sa Marie.

Mais cette fois encore, il ne trouve rien. Qu'importe, il lit quand même. Car c'est tout de même un salut de là-bas. Du moment qu'ils vont bien à X. . . et à Z. . . pourquoi n'en serait-il pas de même chez lui! Et Blandin savoure un à un, avec un sourire attendri, les petits articles régionaux de la quatrième page. Tiens, en v'la un qui intéressera Pitou. Faudra le lui passer demain matin. Ça parle de son patelin.

Blandin remet en poche le journal, se lève, ouvre la porte et regarde longuement dans la nuit. Les branches des arbres disparaissent dans une grisaille incertaine et trompeuse. Le vent souffle, on ne sait d'où, une mélodie de tristesse dans les branches. Un oiseau de nuit passe, lançant son cri lugubre. Des coups de feu résonnent près, loin, très loin. Les yeux de Blandin plongent dans la nuit, errent par les contours imprécis des champs et des arbres, ses idées dansent et papillonnent en bonds fantasques, et se portent, là-bas, vers le village qui dort derrière la ligne ennemie, qui veille, elle, avec les yeux de chat de ses sentinelles grises.

• • •

Il vint une nuit où l'on ne dormit pas à la ferme Blandin, Baumann et les autres soldats avaient ordre de ne pas se coucher et le canon tonna avec une fureur inouïe. Des troupes de renfort passèrent le village, en chassant le sommeil. . . .

Le lendemain, à l'aube, Baumann fut appelé. A l'entrée du village un groupe de prisonniers français était rassemblé. C'étaient les premiers arrivés. D'autres allaient suivre. Les Français avaient tenté un coup de main qui avait échoué. Ils étaient là, à la lisière du bois, pliés par la fatigue, grelottant sous la fraîcheur matinale. Plusieurs étaient légèrement blessés.

Le sergent-major Baumann en vit un qui se tenait à l'écart, la tête bandée, regardant fixement vers le village. La sentinelle de garde l'observait avec méfiance. Baumann s'approcha du groupe des prisonniers et leur dit, en français, qu'ils allaient être conduits au prochain lieu d'étape. L'homme qui se tenait à l'écart se retourna brusquement et vint vers lui: « C'est vous, Monsieur, qui êtes chargé de nous conduire? »

Baumann répondit affirmativement.

— Alors, reprit l'autre, dites-moi si nous passons par le village.
— C'est probable.

Le Français hésita un instant, puis, d'une voix pleine d'émotion :
— Je suis d'ici, dit-il, pourrais-je voir ma femme et mes enfants ?
— Comment vous appelez-vous ?
— Blandin!....

Baumann, d'un geste instinctif, tendit les deux mains. Blandin ! C'était Blandin ! Il ne trouva qu'un mot à dire : « Venez ! »....

Et tous deux se mirent à courir. Arrivés à la ferme, haletant, Baumann ouvrit la porte et y poussa Blandin, la refermant brusquement sur lui et se campant devant, comme pour la garder de toute intrusion.

Derrière lui, la joie emplissait la maison. Aux voix des femmes et aux cris des enfants, Blandin mêlait le son plus grave de sa voix d'homme. Baumann alla faire un tour à la grange et à l'écurie, et ne revint que lorsqu'il s'entendit appeler dans la maison.

Entrant dans la cuisine, il vit les deux époux lui tendant les mains. Il les serra, heureux lui aussi de ces courts instants de bonheur, dont il méritait bien un rayon.

Puis il s'agit de se séparer pour rejoindre les autres. La blessure de Blandin était insignifiante. Une compresse fraîche sur le front, jusqu'au pansement régulier à l'ambulance la plus proche.

Au moment des adieux, Baumann, qui allait conduire le convoi jusqu'à la prochaine étape demanda à Marie Blandin :

— Et ce soir, faudra-t-il tout de même encore apporter la « Gazette ».

Elle réfléchit un instant :

— Mais oui, nous continuerons, pour voir quand son nom paraîtra. Il me semble qu'alors je serai plus tranquille et plus sûre qu'il nous reviendra.

— Il paraîtra, Madame Blandin, et il reviendra, je vous l'assure ..

Un mois plus tard, en effet, le nom du sergent Blandin du ...^{ème} régiment, s'étalait en toutes lettres dans la liste de la « Gazette des Ardennes ». Marie Blandin le lut et le relut, le faisant épeler encore à la mère, pour être plus sûre que c'était bien lui ; puis elle découpa la liste et la fourra dans son corsage.

Et chaque fois que le doute la reprend, elle tire de sa sûre cachette le papier froissé, s'assure que le nom est bien là, et s'en trouve ragaillardie pour le reste de la journée.



Concert en plein air au camp de WAHN

LA VIE AU CAMP DES PRISONNIERS DE GUERRE

Pour donner une idée authentique de la vie des prisonniers de guerre internés en Allemagne, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de soumettre à nos lecteurs des extraits de lettres écrites par des prisonniers français à des parents et amis. Les photographies que nous ajoutons, ne manqueront pas de confirmer la véracité des lettres.

... Mais il ne faut pas te figurer que parce que je suis prisonnier que je suis malheureux, et conduit durement. Non, voilà 20 mois que je suis en Allemagne; jamais ni chefs ou soldats ne m'ont dit un mot mal placé, au contraire si nous pourrions nous comprendre je crois que nous serions camarades. Tu comprends ce sont des hommes comme nous, et pères de famille, qui attendent la fin de cette terrible guerre ...



Prisonniers français capturés sur la Somme



La garde champêtre



LE MORCEAU DE PAIN

Le jeune duc de Hardimont se trouvait à Aix en Savoie, où il faisait prendre les eaux à sa fameuse jument *Périchole*, devenue pousseuse depuis le « chaud et froid » qu'elle avait attrapé au Derby, et il finissait de déjeuner, lorsque ayant jeté un regard distraït sur le journal, il y lut la nouvelle du désastre de Reichshoffen.

Il vida son verre de chartreuse, posa sa serviette sur la table du restaurant, fit donner à son valet de chambre l'ordre de boucler les malles, prit, deux heures après, l'express de Paris, et courut au bureau de recrutement s'engager dans un régiment de ligne.

On a beau avoir mené, de dix-neuf à vingt-cinq ans, l'existence énérvante de petit crevé, c'était le mot d'alors, on a beau s'être abruti dans les écuries de courses et dans les boudoirs de chanteuses d'opérettes, il est des circonstances où l'on ne peut oublier qu'Enguerrand de Hardimont est mort de la peste à Tunis le même jour que saint Louis, que Jean de Hardimont a commandé les Grandes Compagnies sous Du Guesclin, et que François-Henri de Hardimont a été tué en chargeant à Fontenoy avec la Maison-Rouge. Si épuisé qu'il fût par ses scandaleuses et imbéciles amours avec Lucy Violette, la prima-donna du théâtre des Folies-Parisiennes, le jeune duc, en apprenant qu'une bataille avait été perdue par des Français sur le territoire français, sentit le sang lui monter au visage et eut l'horrible impression d'un soufflet.

C'est pourquoi, dans les premiers jours de novembre 1870, rentré dans Paris avec son régiment qui faisait partie du corps de Vinoy, Henri de Hardimont, fusilier à « la troisième » du « second » et membre du Jockey, était de grand-garde avec sa compagnie

devant la redoute des Hautes-Bruyères, position fortifiée à la hâte, que protégeait le canon du fort de Bicêtre.

L'endroit était sinistre : une route plantée de manches à balais et toute défoncée de boueuses ornières, traversant les champs lépreux de la banlieue, et, sur le bord de cette route, un cabaret abandonné, un cabaret à tonnelles, où les soldats avaient établi leur poste. On s'était battu là peu de jours auparavant ; la mitraille avait cassé en deux quelques-uns des baliveaux de la route, et tous portaient sur leur écorce les blanches cicatrices des coups de feu. Quant à la maison, son aspect faisait frémir ; le toit avait été crevé par un obus, et les murs lie de vin semblaient badigeonnés avec du sang. Les tonnelles éventrées, sous leurs réseaux de brindilles noires, le jeu de tonneau renversé, la balançoire dont le vent humide faisait grincer les cordes mouillées, et les inscriptions auprès de la porte, égratignées par les balles : *Cabinets de société - Absinthe - Vermouth - Vin à 60 cent. le litre*, qui encadraient un lapin mort, peint au-dessus de deux queues de billard liées en croix par un ruban, tout rappelait avec une ironie cruelle la joie populaire des dimanches d'autrefois. Et, sur tout cela, un vilain ciel d'hiver où roulaient de gros nuages couleur de mine de plomb, un ciel bas, colère, haineux.

À la porte du cabaret, le jeune duc se tenait immobile, son chassapot en bandoulière, son képi sur les yeux, ses mains gourdes dans les poches de son pantalon rouge, et grélottant sans sa peau de mouton. Il s'abandonnait à sa sombre rêverie, ce soldat de la défaite, et il regardait d'un œil navré la ligne des coteaux, perdus dans la brume, d'où s'échappait à chaque instant, avec une détonation, le flocon blanc de la fumée d'un canon Krupp.

Tout à coup, il sentit qu'il avait faim.

Il mit un genou en terre et tira de son sac, posé près de lui contre le mur, un gros morceau de pain de munition ; puis, comme il avait perdu son couteau, il mordit à même et mangea lentement.

Mais, après quelques bouchées, il en eut assez ; le pain était dur et avait un goût amer. Dire qu'on n'en aurait de frais qu'à la distribution du lendemain, si l'intendance le voulait bien, encore. Alors, c'était quelquefois bien rude, le métier ; et ne voilà-t-il pas qu'il se souvenait, à présent, de ce qu'il appelait jadis ses déjeuners hygiéniques, le lendemain d'un souper un peu trop échauffant, il s'asseyait contre une fenêtre du rez-de-chaussée, au Café Anglais, qu'il se faisait servir, mon Dieu, la moindre des choses, une côtelette, des œufs brouillés aux pointes d'asperges, et que le sommelier, connaissant ses habitudes, posait sur la nappe et débouchait avec précaution une fine bouteille de vieux léoville, doucement couchée dans un panier. Fichtre de fichtre ! C'était le bon temps tout de même, et il ne s'habituerait jamais à ce pain de misère.

Et, dans un moment d'impatience, le jeune homme jeta le reste de son pain dans la boue.

Au même instant, un lignard sortait du cabaret ; il se baissa, ramassa le morceau, s'éloigna de quelques pas, essuya le pain avec sa manche et se mit à le dévorer avidement.

Henri de Hardimont avait déjà honte de son action et considérait avec pitié le pauvre diable qui faisait preuve d'un si bon appétit. C'était un long et grand garçon, assez mal bâti, avec des yeux de fiévreux et une barbe d'hôpital, et d'une maigreur telle que ses omoplates faisaient saillie sous le drap de sa capote usée.

— Tu as donc bien faim, camarade ? dit-il en s'approchant du soldat.

— Comme tu vois, répondit celui-ci, la bouche pleine.

— Excuse-moi donc. Si j'avais su qu'il pût te faire plaisir, je n'aurais pas jeté mon pain.

— Il n'y a pas de mal, va, reprit le soldat. Je ne suis pas si dégoûté.

— N'importe, dit le gentilhomme, ce que j'ai fait est mal et je me le reproche. Mais je ne veux pas que tu emportes une mauvaise opinion de moi, et comme j'ai du vieux cognac dans mon bidon... parbleu ! nous allons boire la goutte ensemble.

L'homme avait fini de manger. Le duc et lui burent une gorgée d'eau-de-vie ; la connaissance était faite.

— Et tu t'appelles ? demanda le lignard.

— Hardimont, répondit le duc, en supprimant son titre et sa particule... Et toi ?

— Jean-Victor... On vient seulement de me verser dans la compagnie... Je sors de l'ambulance... J'ai été blessé à Châtillon... Ah ! l'on était bien, à l'ambulance, et l'infirmier vous y donnait de bon bouillon de cheval... Mais je n'avais qu'une égratignure ; le major m'a signé ma sortie, et, tant pis ! on va recommencer à crever de faim... Car, tu me croiras si tu veux, camarade, mais, tel que tu me vois, j'ai eu faim toute ma vie.

Le mot était effrayant, dit à un voluptueux qui s'était surpris tout à l'heure à regretter la cuisine du Café Anglais, et le duc de Hardimont regarda son compagnon avec un étonnement presque épouvanté. Le soldat eut un sourire douloureux, qui laissa voir ses dents de loup, ses dents d'affamé, si blanches dans sa face terreuse, et comme s'il eût compris qu'on attendait de lui une confidence :

— Tenez, dit-il en cessant brusquement de tutoyer son camarade, devinant sans doute en lui un heureux et un riche, tenez, promenons-nous un peu de long en large sur la route pour nous réchauffer les pieds, et je vous dirai des choses que vous n'avez sans doute jamais entendues... Je m'appelle Jean-Victor, Jean-Victor tout court, parce que je suis un enfant trouvé et mon seul bon souvenir, c'est le temps de ma première enfance, à l'hospice. Les draps étaient blancs, à nos petits lits, dans le dortoir ; on jouait dans un jardin, sous de grands arbres, et il y avait une bonne sœur, toute jeune, pâle comme un cierge, — elle s'en allait de la poitrine, — dont j'étais le préféré et auprès de qui j'aimais

mieux me promener que de jouer avec les autres enfants, parce qu'elle m'attirait contre sa jupe en posant sur mon front sa main maigre et chaude... Mais à douze ans, après la première communion, plus rien que de la misère ! L'administration m'avait mis en apprentissage chez un rempailleur de chaises du faubourg Saint-Jacques. Ce n'est pas un métier, vous savez ; impossible d'y gagner sa vie, à preuve que, la plupart du temps, le patron ne pouvait embaucher comme apprentis que les pauvres petits qui sortent des Jeunes-Aveugles. Aussi c'est là que j'ai commencé à souffrir de la faim. Le patron et la patronne, deux vieux Limousins, qui sont morts assassinés, étaient des avares terribles, et le pain, dont on vous coupait un petit morceau, à chaque repas, restait sous clef le reste du temps. Et le soir donc, au souper, il fallait voir la patronne avec son bonnet noir, quand elle nous servait la soupe, en poussant un soupir à chaque coup de louche dans la soupière... Les deux autres apprentis, les « Jeunes-Aveugles », étaient les moins malheureux ; on ne leur en donnait pas plus qu'à moi, mais ils ne voyaient pas du moins le regard de reproche de cette méchante femme quand elle me tendait mon assiette... Et voilà le malheur, j'avais déjà un gros appétit. Est-ce de ma faute, voyons ?... J'ai fait là trois ans d'apprentissage, avec une fringale continuelle... Trois ans ! On connaît le métier en un mois ; mais l'administration ne peut pas tout savoir et ne se doute pas qu'on exploite les enfants... Ah ! vous vous étonniez de me voir prendre du pain dans la boue ! Allez, j'ai l'habitude ; j'en ai assez ramassé des croûtes dans les ordures, et quand elles étaient trop sèches je les laissais tremper toute la nuit dans ma cuvette... Il y avait quelquefois des aubaines aussi, il faut tout dire, les morceaux de pain grignotés d'un bout, que les gamins tirent de leurs paniers et jettent sur le trottoir, en sortant de l'école. Je tâchais de rôder par là, en faisant les courses... Et puis, quand l'apprentissage a été fini, ce fut le métier, comme je vous le disais, qui ne nourrissait pas son homme. Oh ! j'en ai fait d'autres, j'avais du cœur à l'ouvrage, allez ! J'ai servi les maçons ; j'ai été garçon de magasin, frotteur, est-ce que je sais ? Bah ! aujourd'hui, l'ouvrage manquait ; une autre fois, je perdais ma place... Bref, je ne mangeais jamais à ma suffisance... Ah ! tonnerre ! j'en ai eu de ces rages en passant devant les boulangeries ! Heureusement pour moi, dans ces moments-là, je me suis toujours souvenu de ma bonne sœur de l'hospice, qui me recommandait si souvent d'être honnête, et j'ai cru sentir sur mon front la chaleur de sa petite main... Enfin, à dix-huit ans, je me suis engagé... Vous le savez aussi bien que moi, le troupier en a tout juste assez... Maintenant, ce serait presque pour en rire, voilà le siège et la famine !... Vous voyez que je ne vous ai pas menti, tout à l'heure, quand je vous disais que j'avais toujours, toujours eu faim !

* * *

Le jeune duc avait bon cœur, et en écoutant cette plainte terrible, dite par un homme comme lui, par un soldat que l'uni-

forme faisait son égal, il se sentit profondément ému. Ce fut même heureux pour son flegme de dandy que le vent du soir séchât dans ses yeux deux larmes qui venaient de les obscurcir.

— Jean-Victor, dit-il en cessant à son tour par un instinct délicat de tutoyer l'enfant trouvé, si nous survivions tous deux à cette affreuse guerre, nous nous reverrons et j'espère vous être utile. Mais pour le moment, comme il n'y a pas d'autre boulanger aux avant-postes que le caporal d'ordinaire et comme ma ration de pain est deux fois trop grosse pour mon mince appétit, c'est dit, n'est-ce pas, nous partagerons en bons camarades ?

Elle fut solide et chaude, la poignée de main que se donnèrent les deux hommes ; puis, comme la nuit tombait et qu'ils étaient harassés par les veilles et les alertes, ils rentrèrent dans la salle du cabaret où une douzaine de soldats étaient couchés sur de la paille et, s'y jetant à côté l'un de l'autre, ils s'endormirent d'un profond sommeil.

Vers minuit, Jean-Victor s'éveilla seul, ayant faim probablement. Le vent avait balayé les nuages et un rayon de lune pénétrant dans le cabaret par le trou du toit, éclairait la blonde et charmante tête du jeune duc, endormi comme un Endymion. Encore tout attendri de la bonté de son camarade, Jean-Victor le regardait avec une admiration naïve quand le sergent de peloton ouvrit la porte et appela les cinq hommes qui devaient aller relever les sentinelles avancées. Le duc était du nombre, mais il ne s'éveilla point à l'appel de son nom.

— Hardimont, debout ! répéta le sous-officier,

— Si vous le voulez bien, mon sergent, dit Jean-Victor en se levant, je monterai sa faction... il dort si bien... et c'est mon camarade.

— Comme tu voudras.

Et, les cinq hommes partis, les ronflements recommencèrent.

Mais, une demi-heure après, des coups de feu, pressés et tout proches, éclatèrent dans la nuit. En un instant tout le monde fut sur pied ; les soldats sortirent du cabaret, marchant avec précaution, la main au tonnerre du fusil, et regardant au loin sur la route, toute blanche par la lune.

— Mais quelle heure est-il donc ? dit le duc. J'étais de faction cette nuit.

Quelqu'un lui répondit ;

— Jean-Victor y est allé à votre place.

En ce moment, on vit un soldat qui arrivait en courant sur sur la route.

— Eh bien ? lui demanda-t-on, quand il s'arrêta, tout essoufflé.

— Les Prussiens attaquent... replions-nous sur la redoute.

— Et les camarades ?

— Ils viennent... Il n'y a que ce pauvre Jean-Victor...

— Comment ? s'écria le duc.

— Tué raide d'une balle dans la tête... Il n'a pas dit : ouf !

* * *

Une nuit de l'hiver dernier, vers deux heures du matin, le duc de Hardimont sortait du cercle avec son voisin, le comte de Saulnes ; il venait de perdre quelques centaines de louis et sentait un peu de migraine.

— Si vous le voulez bien, André, dit-il à son compagnon, nous reviendrons à pied... J'ai besoin de prendre l'air.

— Comme il vous plaira, cher ami, quoique le pavé soit bien mauvais.

Ils renvoyèrent donc leurs coupés, relevèrent le collet de leurs pelisses et descendirent vers la Madeleine. Tout à coup le duc fit rouler un objet qu'il avait frappé du bout de sa bottine ; c'était un gros croûton de pain tout souillé de boue.

Alors, à sa stupéfaction, M. de Saulnes vit le duc de Hardimont ramasser le morceau de pain, l'essuyer soigneusement avec son mouchoir armorié et le poser sur un banc du boulevard, dans la lumière d'un bec de gaz, bien en évidence.

— Qu'est-ce que vous faites donc là ? dit le comte en éclatant de rire. Etes-vous fou ?

— C'est en souvenir d'un pauvre homme qui est mort pour moi, répondit le duc dont la voix tremblait légèrement... Ne riez pas, mon cher, vous me désobligeriez !



Bleuet et Briscards

JEUNES TOMBES

Le soldat est enseveli où il tombe et son corps suit son sang dans la terre du champ d'honneur.

Une sépulture est à la croisée de deux chemins, au-dessus de l'angle de carrefour que rogne la ligne courbe du charroi.

Les femmes qui passent se signent. Au milieu du champ est une autre croix noire ; on ne peut aller en lire l'épithaphe. La terre cultivée porte un pieu à pancarte de bois : « Il est interdit de marcher sur les semences ».

Le semeur a respecté la tombe, encadrée par les lignes vertes du blé nouveau. Mais son terre n'est point nu. Le blé vagabond l'a conquis par grains envolés du champ ou tombés du bec des oiseaux. Des pointes vertes surgissent de la place d'ensevelissement. Le blé le franchit.

La verdure est partout sur la plaine printanière, sauf aux endroits où passe constamment le pied des hommes. Tout est moisson ou chemins. La germination descend le talus des routes, touche la tombe du carrefour, recouvre celle du champ. Dans la vague de verdure du mai ensoleillé, les sépultures semblent des épaves minimes. Quand les blés monteront, la croix noire submergée ne sera plus visible. On saura qu'il y a une tombe « par là », et où nul n'ira, par respect pour le blé. Englouti dans la verdure, le héros obscur nourrira le pain des vivants et le blé invincible vivra sur lui.

Combien d'années la croix de bois restera-t-elle debout pour reparaître à chaque moisson, disparaître chaque été sous la vague verte et tomber enfin, pourrie du pied ?

Combien de temps le pas des hommes respectera-t-il la tombe du carrefour ?

Quel charroi glissant, un jour d'hiver, sur la neige qui l'aura recouverte, y roulera sans le savoir et creusera sur le héros enseveli la première ornière ?

Le soldat fait son devoir d'ensevelir le compagnon mort, et la femme le sien de fleurir la tombe. Mais l'invincible blé pousse et le travailleur de la terre ne pratique que la route et le champ. Le paysage vert taillé de blanc revient lentement à sa figure éternelle : les moissons et les chemins.

Qu'importe que les tombes soient enfouies dans le Printemps ou que les pas laborieux des hommes les effacent des routes. Ce que les morts ont voulu est que ce sol librement verdisse et que le laboureur y soit maître et non esclave.

Ainsi, par les sépultures abolies, se perpétue l'impérissable. La joie de ce sol sortira éternellement du corps enfoui des héros inconnus. Les vivants leur mesurent exactement au corps la place où ils reposent, mais au large des tombes éphémères la terre de la Patrie éternelle est à eux.

Pierre Hamp.



Territoriaux revenant de corvée sous la pluie

La Maison paternelle

*Dans un quartier bruyant du Paris merveilleux,
Je sais une cité, que cache la verdure,
Où des rires d'enfants mêlent leurs sons joyeux
Aux chansons des oiseaux, aux bruits de la nature.*

*Ce paisible séjour, je crois le voir encore
À travers les rêtes de mon âme exilée ;
Il présente à mes yeux le familier décor
Où ma jeunesse hélas ! s'est trop vite écoulée.*

*Mais la guitè n'est plus au foyer paternel,
La guerre a pris le fils et l'aïeule est au ciel !
Les chants n'ont plus d'écho, la demeure est austère.*

*L'épreuve n'atteint pas ceux qui gardent l'espoir :
Ces témoins du passé, je compte les revoir
Et vous bénis tous deux : ô mon Père, ô ma Mère !*

Camille G., dans « Le Camp de Göttingen ».



Le père est au front



Mes « ImpRESSIONS d'un Hindou sur le champ de bataille » avaient plu, surtout mon invocation à Boudha, de faire cesser cette guerre atroce. On avait trouvé cela primitif, étrange, curieux et un peu comique. Aussi, quelques jours plus tard, j'eus une invitation de passer à la rédaction du « *Matin* ». Et m'y voilà installé depuis une heure, dans un bureau, avec cinq autres collègues, dont les plumes courent avec une rapidité effrayante. L'un d'eux me tend une feuille blanche.

- Commencez votre article.
- Sur quel sujet ?

— N'avez-vous donc pas lu l'enseigne à la porte de ce bureau ? Ici nous avons le département des « atrocités allemandes ». Voyez, ces cinq plumes qui courent ! C'est atroce, l'imagination qu'il nous faut avoir ! Car ce n'est pas peu de chose pour inventer journellement de nouvelles atrocités. Pourtant, ici, nous ne sommes que des débutants. A l'entresol, nous avons le rayon des « viols ». On l'a confié à de vieux rédacteurs. Puis il y a les salles spéciales : « Infanticides », « Rapt et Saccages », « Tortures », « Mutilations d'œuvres d'art ». Puis il y a tout un étage où se fabriquent les victoires et les défaites. Et, tout en haut, un atelier photographique.

- Pourquoi ?
- Pour ajouter des photographies, comme preuves des nouvelles que nous donnons.

— Alors, au-dessus de nous, ce grand tapage que j'entends, c'est le vacarme des victoires et des défaites ? Et moi qui avais cherché mes impressions sur le champ de bataille.

Mon interlocuteur eut un haussement d'épaules. « Mon Dieu, que vous êtes naïfs, vous autres ! Que vous êtes loin de la civilisation ! Ce qui se passe là-bas, sur les champs de bataille, mais mon cher ! Cela n'a aucune importance. Les vrais poilus, c'est nous les journalistes ! Nous recevons souvent de là-bas — et il fit un geste dédaigneux — la nouvelle d'une toute petite escarmouche. Si cela nous convient, nous le grossissons, nous l'amplifions et cela devient une bataille décisive. D'autres fois, il nous plait qu'un événement cesse d'exister. Tenez, la création du nouveau royaume de Pologne. Le premier jour nous nous sommes laissés aller à en prendre note. Puis, nous avons glissé un mot que ce royaume de Pologne n'est nullement intéressant. Nous nous sommes fait fabriquer par notre bureau, au second étage à droite, qui a la spécialité des « Voix des pays neutres », un télégramme disant qu'un Polonais, vivant à Genève depuis trente ans, a déclaré préférer rester sujet russe. Puis on n'en parle plus, c'est oublié... Maintenant, mettez-vous à votre travail. Soyez « atroce » au possible. »

Je cherchais, je machonnais ma plume, mais je ne trouvais rien. Evidemment, que je suis d'un naturel trop doux. Après un moment, mon collègue eut pitié de moi. « — Je vais vous donner un coup de main. Voyez ces grands in-folios. Ils contiennent les « *Matins* » des dernières années. Ouvrons au hasard. Cherchons sous « *Faits Divers* ». Voilà, nous tenons notre affaire. Et il me donna à lire la petite note suivante :

« Hier, au numéro 9 de la rue Muge, un enfant de cinq ans, le petit Félicien Duval, renversa, en l'absence de ses parents, la lampe à pétrole et s'attira de graves brûlures. Sa mère trouva l'enfant dans un état pitoyable ; on dut le transporter à l'Hôtel-Dieu. »

Je lis la note, je la relis.

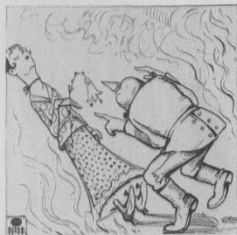
— « Comment ! dit le rédacteur, vous ne comprenez pas ? Attendez, je vais vous faire votre article. » Et sa plume se mit à courir d'une manière effrayante.

Le lendemain, de bonne heure, à un kiosque des boulevards, j'achetai le « *Matin* », car le journal dont on est rédacteur, est toujours le plus intéressant. Du reste aujourd'hui, tout le monde se l'arrachait. Evidemment qu'il contenait quelque chose de sensationnel. Le mot « *Boche* » volait dans l'air. J'ouvre fiévreusement le numéro. Sur la première page, je lis, en grands caractères :



Les Barbares à l'œuvre.

Assassinat d'un enfant. — Sans pitié. — La Lampe à pétrole.



L'article qui remplissait deux colonnes, débutait ainsi: « Le petit Félicien, l'enfant aux grands yeux naïfs et aux cheveux d'or, qui était adoré de tout le village.... » Plus loin: « Ils prirent l'enfant, ces misérables, et imbibant ses vêtements de pétrole, ils.... » A la seconde colonne: « Quant à la pauvre mère, elle fut violée. » Et finalement: « Le père Duval fut pris d'un accent de folie. »

— « Mais! me dis-je, c'est



atroce. » Tout d'un coup, j'hésitai: « Est-ce que ce ne serait pas l'article de mon collègue? Ah mais oui, c'est bien ça: Duval, Félicien, la lampe à pétrole. » Je relisais l'article, il était accompagné de la photographie des victimes et de celles des 21 témoins. « Alors, pourtant, ce n'est peut-être pas inventé?? » Et, chose singulière, moi-même, chemin faisant je commençais à y croire.

Extrait des « Aventures d'Ibrahim » par Hans Max.





La CARTE DU THEATRE DE LA GUERRE démontre les changements que les fronts des combattants ont subi, en 1916, à l'est, à l'ouest et au sud. Les gros traits noirs indiquent la situation au 10 décembre 1916; les traits pointillés divergents marquent la position d'il y a un an. La comparaison prouve d'une manière saisissante que les changements représentent une « correction » bien sensible des lignes allemandes, telle que nous nous sommes permis de la prédire l'année dernière, sur la page correspondante de l'Almanach.



Camelots de la « Gazette des Ardennes »

VICTIMES DE LEURS COMPATRIOTES

La « Gazette des Ardennes » publie régulièrement sous cette rubrique spéciale, les noms de personnes civiles françaises ou belges, tuées ou blessées à l'arrière du front allemand, par le feu de l'artillerie des Alliés ou par les bombes des aviateurs français et anglais.

A DUNK (Belgique).

Le 29 juillet 1917.

Exploits d'aviateurs anglais.

La femme Leoni Maria, 52 ans, tuée.
De Brabant François, 79 ans, blessé.

A GAND (Belgique).

Le 28 juillet 1917.

Exploits d'aviateurs anglais.

La femme Legon Adolphe, 35 ans, tuée.
Legon Louise, 14 ans, tuée.
Legon Guillaume, 13 ans, tué.
Legon Raphaël, 2 ans, tué.
La femme Remme Marie, 67 ans, tuée.
Veuve De Ruyck, 45 ans, tuée.
La femme Pochman Rosalie, 64 ans, tuée.
La femme De Moy Marie, 35 ans, tuée.
Boxtaete Anne, 12 ans, tuée.
Palinek Adolphe, 64 ans, tué.
La femme Lefroid Marie, 43 ans, blessée.
La femme Fovret Jeanne, 68 ans, blessée.
Legon A., 38 ans, blessé.
De Vlieger Alma, 25 ans, blessé.
Steyart Robert, 12 ans, blessé.
La femme Meerschaut Irma, 34 ans, blessée.
Boxtaete Gustavo, 16 ans, blessé.
Boxtaete Léon, 60 ans, blessé.

A JABBEKE (Belgique).

Le 27 juillet 1917.

Exploits d'aviateurs anglais.

Vandee Auguste, 47 ans, tué.

A KORTRYK (Belgique).

Le 10 août 1917.

Vays Albert, 44 ans, tué.
Bergmans Mathieu, 68 ans, tué.
Vandenbasscho Lize, 25 ans, grièvement blessée. (Un frère sans soldats dans l'armée belge).

A MELLE (Belgique).

Le 7 août 1917.

Exploits d'aviateurs anglais.

Ediors Henri, 17 ans, blessé.
Du Coninck Louis, 33 ans, blessé.
Wilberoyk Maurice, 18 ans, blessé.
Lootens Henri, 17 ans, blessé.
Vlaminck Cyrille, 18 ans, blessé.

A MELLE-HEUSDEN (Belgique).

Le 29 juillet 1917.

Exploits d'aviateurs anglais.

La femme De Putter Marie, 32 ans, blessée. (Un frère est soldat dans l'armée belge).

Gazette des Ardennes

JOURNAL DES DATES SUCCESSIVEMENT DÉPOSÉES POUR LES BREVETS

Calendrier rétrospectif de la grande guerre

22 septembre 1914. — Détails des Roumains près de Giannakli (Transylvanie).
20 septembre 1916. — Rio de Castellan.
21 septembre 1916. — Des détachements allemands affaiblis Londres.

LE MIROIR DE LA PRESSE ALLIÉE

22 septembre 1916.

Extrait de la « Victoire » :

LA VICTOIRE ROUMAINE. — Nous ne connaissons pas une victoire de la victoire roumaine.
Mais dès maintenant on peut dire qu'elle dissipa le danger d'une invasion de la Roumanie.

La situation relative en Bulgarie, l'état-major russe s'écroulerait demain si tout sans doute pas s'effondrer.

Après cette chaude alerte, ils se décideront bien à continuer sur le bas Danube la formidable armée roumaine qui est indispensable aujourd'hui pour mater les ligues et pour gagner, d'accord avec l'armée Sarrail, la voie partie qui se joue dans les Balkans.

Gustave Hervé.

21 septembre 1916.

Extrait de « Petit Parisien » :

LE LIEUTENANT-COLONEL RUSSET PROMET. — Le lieutenant-colonel Russet maintenant à peu près à l'avant de la province hongroise sur laquelle ils ont pris les préliminaires et finalement justifiés, et qui leur resta après le démantèlement honteux de l'empire des Habsbourg.

21 septembre 1916.

Extrait de « Times » reproduit par le « Journal » :
LES DIFFICULTÉS DE WINDSOR. — Les Alliés continuellement accablés la nuit dernière des divisions allemandes de notre front et les ont battus. D'autre part, Windham, les Français reprennent du terrain sans arrêt, ils ont les jours. Quant à la pression continue exercée sur notre front, elle rend de plus en plus difficile l'occupation dans l'Est des pays de Windsor.

Colonel Repington.

VICTIMES DE LEURS COMPATRIOTES

La « Gazette des Ardennes » publie régulièrement sous cette rubrique spéciale, les noms de personnes civiles françaises ou belges, tuées ou blessées à l'arrière du front allemand, par le feu de l'artillerie des Alliés ou par les bombes des aviateurs français et anglais.

A BRUGES (Belgique).

Le 4 septembre 1917.

Exploits d'aviateurs anglais.

La religieuse Dancan Denise, 77 ans, tuée.
La religieuse Hubert Marie, 65 ans, tuée.
La religieuse Quéro Jeanne, 44 ans, tuée.
Un Diermannck Ghislain, 30 ans, tué. (Un neveu est soldat dans l'armée belge).
Merrivind Julie, tuée.
L'industriel Polybière, 41 ans, tué. (Un neveu est soldat dans l'armée belge).
La femme Lauwers Zélie, 43 ans, tuée.
La femme Nischoua Hélére, 59 ans, tuée.
La femme Marcelle, 9 ans, tuée.
La femme Vermeersch Léonie, 78 ans, tuée. (Un fils est soldat dans l'armée belge).

A GIVET (Belgique).

Le 22 août 1917.

Exploits d'aviateurs anglais.

Droeller Hermine, 17 ans, grièvement blessée.
Mesnage Deaire, 53 ans, grièvement blessé. (Un fils est soldat au 12^e régiment d'infanterie le 30).
Kellermann Oscar, 16 ans, grièvement blessé.
Corredins François, 39 ans, grièvement blessé.
La femme Germany Marie, 28 ans, grièvement blessée.
Passequé Godelive, 2 ans, grièvement blessée.

Le 1^{er} septembre 1917.

Douvre François, 62 ans, tué.
La femme Douvre Hortense, 53 ans, tuée.
La femme Verecke Sophie, 59 ans, tuée.
Verecke Charles, 38 ans, grièvement blessé.
Verecke Oscar, 15 ans, grièvement blessé.
Titine Jérôme, 2 ans, grièvement blessé.

A INCHLUNSTER (Belgique).

Le 5 septembre 1917.

Exploits d'aviateurs anglais.

Castelin Séraphin, 44 ans, blessé. (Un fils est soldat dans l'armée belge).
Carton Germain, 23 ans, blessé.

A TSECHEN (Belgique).

Le 6 septembre 1917.

Exploits d'aviateurs anglais.

Decoutere Suzanne, 14 ans, tuée. (Deux autres sont soldats dans l'armée belge).
Lonsage Marie, 45 ans, tuée. (Son mari est soldat dans l'armée française).
La femme Seynaeve Irma, 43 ans, blessée.
Decoutere Blanche, 16 ans, blessée.
Decoutere Marie, 19 ans, blessée.
Meidings Gabriel, 14 ans, blessé. (Un frère et un cousin sont prisonniers en Allemagne).

A KORTRYK (Belgique).

Le 12 septembre 1917.

Exploits d'aviateurs anglais.

Demayre Jean, 61 ans, blessé.

A LUTTRE (Belgique).

Le 11 septembre 1917.

Derloeschauer Jean-Baptiste, 67 ans, tué.
Burt Léon, 42 ans, tué.
Gillis Walter, 11 ans, grièvement blessé.

VIENT DE PARAITRE

L'ÉDITION ILLUSTRÉE N° 44

DE LA

GAZETTE DES ARDENNES

Plus pages de texte contenant entre autre :
Hymne au soir, poésie illustrée
La branche de Herre, méditation empreinte sur
Journal des prisonniers de « camp de Gostingny »
Le camp de Fléaux Spinal (Minister D) avec 12 vues
du camp
L'aviation pacifique
Nombreuses illustrations des camps de prisonniers
de guerre.

PRIX : 15 CENTIMES.



Convoi de prisonniers français à Péronne



« Vers la soupe », au camp de Chemnitz

IMPRESSIONS D'UN PRISONNIER FRANÇAIS EN ALLEMAGNE LE CAMP DE GIESSEN

Le train aux insignes royaux de Bavière s'ébranle lentement dans un souffle puissant de cris divers mêlés aux hoquets de la locomotive. Nous nous laissons choir sur la banquette du compartiment où, sous la garde d'une sentinelle de « la Landsturm », nous menons le chœur de nos pensées flottantes.

Prisonniers dans la région verdunoise, nous devons être dirigés sur le camp de Giessen.

Des paysages virgiliens succèdent à des vues de cités actives et laborieuses. Nous pénétrons en territoire allemand. Un dernier regard vers la patrie et, avec un soupir, nous nous laissons aller à notre destinée. Mektoub! comme disent les Turcs. Il était écrit dans les papyrus du Seigneur que nous devions résider dans la ville de . . .

Giessen: tout le monde descend!

Nous voici au milieu d'une cohue de gens au visage attristé et sympathique. Ce sont des soldats permissionnaires ou en partance sur le front. — ce

faut simplement s'astreindre à une bénigne discipline hygiénique. Ainsi, le sujet, de quelque milieu bas ou élevé soit-il, prend d'appréciables habitudes d'ordre et de méthode.

Chacun obtient un trousseau complet consistant en linges de corps et capotes, sabots, bottes, calots, gants. Le voila de ce chef garantissant contre toutes les rigueurs de l'hiver.

... À droite par quatre, droite! La voix de l'adjudant français déchire l'atmosphère: nous partons pour la désinfection.

Et, sous le soleil qui dans le ciel lilas penchait, nous réglions la cadence de notre pensée sur celle de notre pas. Nous nous demandions s'il était possible que des êtres bien équilibrés pussent encore au vingtième siècle s'entretenir sous les auspices de la science.

Mais nous voici à destination. Nous pénétrons dans des chambres attédies par une douce chaleur. Bientôt nous sommes dans le costume d'Adam

Les lettres viennent, elles aussi, adoucir la coupe remplie des amertumes de l'exil. Les spirales perfides de l'avenir s'évanouissent; le « cafard » est touché à mort. Ce sont les missives de la maman, de la « payse », du camarade! Elles apportent le parfum cheri d'âmes qu'on sent vibrer, de même que la branche de coudrier sent la source. Des rires heureux se déroulent dans les chambrées, des confidences se chuchotent: des cœurs évident leur cheveau d'amour!

Aussi le facteur est-il couvé du regard jusqu'à la fin de l'appel des lettres.

Ceux qui ont reçu des colis préparent des mets nationaux dans des poêles chauffés à tout coke et charbon. Le Toulousain laisse mijoter son cassoulet, le Marseillais — té, mon bon! — confectionne sa bouillabaisse, le Corse, sa polenta, le « parigot » ses frites exquisés! Toutes les cuisines embaument l'air! Avec l'ordinaire du camp ajouté aux paquets nos nouveaux Vatel dînent chez Lucculus étant eux-

son aussi des mères et des épouses.

Nous suivons notre géolier qui arpente d'une jambe engambe l'avenue de l'empereur. La coquette petite ville est propre comme un pennig neuf. L'œil se repose amusé sur les gracieuses villas aux styles différents.

Sur les trottoirs, des arbres émergent fièrement du sol. Ils prennent, en cet hiver, une beauté intime qu'ils n'ont pas dans la gloire du feuillage et des fleurs. Ils découvrent la délicatesse de leur structure. L'abondance de leur fin corail noir est charmante : ce ne sont point des squelettes, c'est une multitude de jolis petits membres où la vie sommeille.

Nous passons entre eux, le regard avenant des gens, les réflexions narquoises des impayables gamins, et à travers l'amenité de l'air et du jour.

Le camp.

Des séries de baraques de 600 mètres carrés chacune.

Pénétrons dans celle qui porte la lettre C ; à la première compagnie. Là sont logés provisoirement les nouveaux ; ils y séjournent tout le temps qu'il faut pour faire peau neuve. Peau neuve est bien l'expression appropriée pour les circonstances, car les poilus sont recouverts de l'obsédante vermine dénommée « totes ». Cette maudite engance opère de véritables ravages sur le corps.

La boue des tranchées est collée aux capotes, le linge est crasseux, l'homme aussi. Il s'agit de rendre à cet antédiluvien une apparence nette de l'individu normal. La santé est ébranlée des suites des fatigues subies sur les champs de bataille. Les visages sont blafards, les yeux cernés comme par du kohl oriental, les joues et l'estomac creux. Vite, le capitaine ordonne aux cuisiniers de servir un réconfortant bouillon ou un café bien chaud.

Et cela à n'importe quelle heure de l'arrivée du détachement.

Les poilus sont des gaillards endurants : un « jus » et une bonne parole les relèvent aussitôt.

Et, bientôt, ils sont dans les bras de Morphée. Ils rêvent sans doute aux péripéties d'un assaut passé ou à la fiancée qui attend... peut-être.

Discipline — Distribution — Désinfection

Un triage minutieux des prisonniers est fait dans leur intérêt. Les malades sont inscrits au cahier de visite ; quelques-uns d'entre eux entrent au lazaret tout proche où, sous l'éminente direction de majors allemands et français, ils reçoivent des soins pressés.

Une revue de prisonniers est faite tous les jours. Les hommes doivent être lavés et leurs habits dans un état d'absolute propreté. C'est la caserne avec les mille humiliations en moins. Il

Des coiffeurs rasant les cheveux et parfois toutes les parties chevelues suspedées ; il est des invertébrés si tenaces ! Les mollusques tiennent bon et pratiquent eux aussi la guerre d'usure. Une température élevée et du grésil sont seuls à même de les contraindre à lâcher pied des positions cachées et quasi inexpugnables !

Les habits des patients sont suspendus sur des appareils à désinfection qui sont insérés dans des espèces de fours où les plus héroïques amis des poilus meurent asphyxiés par le gaz. Cette exposition crématrice dure deux heures. Et, pendant ce temps-là, après avoir pris une douche agréable, nous faisons du crochet... pardon ! des mailles.

On sort de la désinfection allégé et heureux d'être enfin débarrassé d'habitants peu scrupuleux. L'esprit y gagne de même que le corps car jamais le « Mens sana in corpore sano » n'est mieux applicable et appliqué qu'ici.

De la Poste à la Cuisine

Un capharnaüm de cris, d'interpellations, de chiffres, qui s'entrecroisent : c'est la Poste. Des sous-officiers des armées alliées y travaillent gaiement sans se soucier de la fuite du temps. Tous les uniformes et toutes les classes y sont réunis : l'union sacrée demeure plus que jamais indébranlable. Un lien indéfectible resserre ces êtres déracinés brusquement de leur foyer. Ce sont des heureux ; le labour en annihilant les pensées, colloque la patience.

Deux à trois mille colis sont répartis quotidiennement entre les dix compagnies du camp. On peut se figurer par le simple exposé de ce chiffre le trafic important qui se fait à la Poste au profit des prisonniers. Chaque semaine les chefs de baraque y viennent avec une corvée, pour la distribution des biscuits que le Gouvernement français fait envoyer aux camps depuis le premier juillet dernier.



Au camp de Stuttgart

Faisons un tour à la cuisine. D'immenses marmites contenant chacune 500 litres bouillonnent sourdement. Soulevons un couvercle, une bonne odeur de soupe aux choux chatouille agréablement les narines. Là, se ballottent pêle-mêle des choux, des morceaux de viande, des pommes de terre, des carottes. Tout respire de propreté : on peut se regarder aisément au brillant du métal.

Une inspection très sévère de la cuisine est faite deux fois par jour. Un sous-officier prisonnier assiste aux distributions, vérifie les rations et veille au bon ordre. Les maîtres-coqs sont des sujets des puissances alliées.

Le magasin de vivres est tenu dans le meilleur état, les marchandises sont toujours fraîches et constamment contrôlées.

Cultes — Jeux — Spectacles

Mais nous voici au Dimanche. Repos complet. Pendant l'appel de 8 heures doit fixer aux catholiques et aux protestants les heures de messe. Un curé prisonnier officie et prononce les sermons. Une baraque est convertie en chapelle. Beaucoup de fervents viennent s'y fortifier l'âme. Des prières sont murmurées dans le recueillement. Des sanglots s'égrenent en dedans des épreuves. Les Parques ont fauché tant d'existences humaines du fait de la guerre.

Mais le prédicateur relève les cœurs en semant de ses mains la manne divine de charité et d'amour. Les larmes cessent, et le sourire renaît. L'espérance éclate en une belle floraison. Sur le luxueux autel un Christ indique la Résignation.

Et, ainsi, tous les croyants retrouvent chaque Dimanche au sein du Seigneur l'Espoir et l'Illusion.

Retourmons au « home ». Tiens ! Tiens ! d'où partent donc ces mélodies ? Ce sont les « tommies » qui exécutent un air britannique en attendant sans doute d'en jouer un plus entraînant : le final ! Nous tombons en pleine répétition. Toute la musique, toute la lyre, quoi ! De la flûte jusqu'au trombone en passant par le violon.

C'est qu'il y a, cet après-midi, deux grandes représentations extraordinaires aux sixième et huitième Compagnies. Le programme est chargé à souhait, on refuse du monde. Les champions d'éducation physique rivalisent d'ardeur avec les acteurs. Personne ici n'a la maladie du découragement de l'action. Les musiciens et les poètes composent, les peintres peignent. Il est des prix de Rome et des néophytes. Les créateurs de beauté — ces inventeurs de fictions si utiles aux prisonniers — suivant les traces de Raphaël, J. F. Millet, Holbein et Bastien Lepage. D'ailleurs, la nature du pays elle-même est inspiratrice de



La cuisine au camp de Chemnitz



Cours d'allemand au camp de Traunstein

(suite de la page 3)

nobles sentiments d'idéalisme à l'entour du camp, des collines violettes. Sur le penchant du coteau, couronné de vieux murs, les arbres fleuris des versers offrent leur tête ronde et blanche ou leur rose quenouille au jour souvent clair et palpitant.

Et la rivière, riche de pluies automnales, coule blanche et nue, frôlant de ses branches pleines la ligne des grêles peupliers qui bordent son lit, voluptueuse, féconde, éternelle. Un air frais et léger, plein d'une odeur de feuilles, des maisons dont on aperçoit au lointain le plâtre clair et l'ardoise. Voilà succinctement décrit le tableau panoramique qui se découvre aux yeux.

Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire au chapitre des liesses. Tous les sportsmen se donnent rendez-vous sur le terrain des jeux. Anglais au visage glabre, à la moustache fixement rel... pardon! rasée, belges expansifs, français papillonnants s'y retrouvent: c'est le triomphe du muscle.

— La séve monte en une vitalité victorieuse. — Aux sons entraînants des musiques anglaise et française, les assauts de lutte et de boxe, les courses à pied et à la grenouille, les sauts, etc., ont lieu. L'émotion haïète la poitrine des spectateurs, car chacun a son favori.

La compagnie voisine donne en première des

Le communiqué

A midi et à 20 heures, a lieu la lecture du communiqué. Les journaux « Frankfurter Zeitung », « General-Anzeiger », la « Gazette des Ardennes », la « Belgique » sont littéralement dévorés. Les commentateurs vont leur train. Tous les visages sont tendus par les efforts suscités par la curiosité et l'intérêt. Les passions et les aspirations intimes se donnent libre cours. Le lecteur est bien ici l'homme du jour. Il inspirerait notre confrère Victor Méric de la revue de ce titre. Le lecteur distribue à volonté et l'angoisse et la joie. Les controverses les plus touffues et les plus décousues s'entament, on a enlevé d'assaut un élément de tranchée: bravo! on a pris des canons et des mitrailleuses: hurrah!

On recule, un village est perdu, la consternation se peint partout. Avec les bulletins, c'est l'air même du pays qu'on respire. Le communiqué est populaire comme la joie, et bon comme le bonheur. Que de rêves d'avenir tissés après sa lecture ou après celle des discours politiques... ayant trait à la paix! On tire des plans, on suppute, on prédit la fin de la guerre: il est des prisonniers — tacticiens en herbe — qui en avancent le jour. Tout juste s'ils ne vous en disent la minute!

Et, maintenant, les tableaux se dessinent: c'est le garçonnet qui vient taquiner le bébé assis à cheval sur les genoux du prisonnier. Et ce dernier rêve... rêve aussi aux enfants laissés là-bas. Il n'en aime que mieux les bambins; il les fait sauter, les caresse comme ses propres fils.

S'il y a, hélas! loin de la coupe aux lèvres, l'illusion reste néanmoins douce et vivace. L'erreux humaine nous oblige, momentanément, à vivre ainsi, mais on ne s'en plaint pas, et on réagit lorsqu'on est étreint par une idée triste comme une fonction sacerdotale.

Car toutes nos misères véritables sont intérieures et causées par nous-mêmes. Nous croyons hautement qu'elles viennent du dehors, mais nous les formons, au dedans de nous, de notre propre substance.

Les écrits malsains nous ont fait acquérir avec les germes de la vie, les instincts destructeurs de l'antique humanité. Sous un choc, ces instincts s'éveillent, et un cataclysme fond sur nous avec la rapidité de l'ouragan ou du simoun. Les idées meurtrières et haineuses repoussent comme le chardon, à mesure qu'on les arrache, et avec une force nouvelle. C'est la decadence de la Civilisation.

Quand donc le dernier haillon de discordes sera-t-il arraché? J'étais pénétré de ces méditations quand les heures de la nuit m'ont ramené au

ou une revue du camp composée spirituellement par un vaudevilliste. Les rires fusent et mousseient comme le bon vin de champagne: c'est une esquisse de bonheur.

— Et le soleil se meurt doucement. Le ciel devient mauve, puis gris; une traînée opaque s'élargit. Et bientôt, c'est la nuit. Toutes les nuits de Musset reviennent dans l'album de la mémoire.

Nuit d'été. Un ciel sans nuages tient, suspendues dans sa profondeur sombre des goutelettes de lumière, presque toutes blanches comme le diamant, auxquelles se mêlent pourtant çà et là des goutelettes de lumières bleues ou rouges: les étoiles.

Nuit d'hiver! Un ciel sans lune, gris pommelé, pluvieux et grondant parfois: c'est la voix du tonnerre. Des éclairs strient l'air. Il fait froid.

Réunis autour des poètes, les prisonniers font de la stratégie en chambre cependant que, sans esprit d'ironie, d'aucuns se livrent à d'éfrénées parties d'échecs.

C'est ici le flegmatique William, mondain londonien, qui tient tête à l'exubérant belge Lucien. Là, un piquet acharné tient en a-parté le Lillois Édouard avec le Marseillais Jean-Pierre. L'accent grasseyant du Nordiste donne la réplique aux intonations traînantes du Méridional. Et ce sont des explosions d'hilarité. Les contrefacteurs d'accents sont déchainés.



Au camp d'officiers à Halle

Ce sont des vaincus: laissons-les dans leurs illusions: les utopies sont sacrées et parfois respectables.

Mais voilà Yvonné qui nous conte de sa voix chaude de paysan breton la vie en commando. Le commando est le lieu où sont logés les prisonniers après le travail chez les particuliers.

Yvonné est cultivateur de son métier civil. Il labourait la terre près de Francfort-sur-Mein. Il était placé chez des fermiers — cinq personnes — le mari, la femme, une fillette de 8 ans, un garçonnet de 5 ans et l'aîné qui court sur ses 18 printemps.

Après le travail méthodiquement et justement réparti, c'était pour Yvonné la bonne soupe à la table commune. Une vieille bouffarde était ensuite allumée, et les spirales bleuâtres de la fumée se déroulaient autour de leur tête, les adversaires conversaient.



Monument érigé à Ebersdorf en l'honneur des prisonniers morts au camp de Chemnitz

attention. Ce sont les poilus qui ont organisé, à la bonne franquette, une soirée dansante! Allons! la vie renaît. Tout vibre, la prison semble douce. La guerre ne durera point toujours. Nul ne peut suspendre la marche des heures. Le réveil se fera et, avec lui, une aube de paix, d'amour et de prospérité se lèvera. Demain, c'est la liberté, le retour au foyer. Seuls, quelques individualités, mortes pendant la captivité, resteront ensevelies sous leur linceul de terre et de marbre en Allemagne. Elles seront l'objet du respect et des soins dûs aux braves. Le souvenir de nos chers disparus ne s'effritera pas au gré du temps; un monument des combattants de cette campagne sera érigé bientôt dans le camp de Giessen. Cela est réconfortant pour le cœur meurtri des familles alliées, car elles sauront, désormais, que les tombes des leurs seront bien entretenues et qu'en Allemagne, seront appliqués aussi les vers du poète, chantre éternel:

Ceux qui pieusement, sont morts pour la Patrie
Ont droit qu'à leur tombeau la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau,
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère:
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

Le camp de Giessen dort maintenant. Des songes peuplent le sommeil des poilus. Le réveil passe.... C'est minuit! Prisonniers, dormez en paix.

L'aspirant Jean Sans Peur.



Au camp d'officiers à Halle

Gazette des Ardennes

JOURNAL DES PAYS OCCUPÉS PARISIENNEMENT QUATRE FOIS PAR SEMAINE

(Le dimanche paraît dans les bureaux de la poste)

LES PRISONNIERS

par un Français qui vit en Allemagne.

La question des prisonniers reste toujours une des plus épineuses de l'heure actuelle. Depuis le début de la guerre, la presse française n'a cessé de travailler l'opinion, en constatant, sur les camps de captivité en Allemagne, une foule de légendes atroces, et en exagérant les récits fantasmatiques des évadés des « geôles » allemandes, les prisonniers français sont expressivement malheureux : ils ont fait, le futurisme les déme et l'autorité militaire allemande rend un plaisir cruel à les faire souffrir et à les humilier. J'ai déjà eu l'occasion de réfuter ces nouvelles mensongères dans l'ospitalité « Gazette des Ardennes ».

Malheureusement, ces chevaliers de la plume en France continuent de plus belle leur œuvre de haine et de calomnie, insouciantes des amertumes cruelles qui font naître dans les cours de tant de nos compatriotes, victimes d'une crédulité souvent facile à exploiter. Par leurs continuelles réclamações contre les précédents régimes inhumains en usage dans certains camps, les auteurs de ces articles demandent cor et à ce qui la peine du talion soit appliqué rigoureusement en France.

Un amercime ainsi l'opinion publique : il se trouve toujours un député pour interpellier le ministre au sujet des représailles à prendre... et, voilà comment officiers et soldats allemands internés en France deviennent finalement les innocentes victimes d'une campagne de presse.

Des déclarations de plusieurs grands blessés allemands rapportés d'ailleurs par voie d'échange, de clarifications faites sous la foi du serment, il résulte que dans certains camps de prisonniers allemands en France — pour ne pas parler de ceux du Maroc — les soldats internés subissent un sort douloureux. Ils sont insuffisamment nourris, mal soignés et mal logés, ils sont soumis à un régime humiliant et vexatoire. Aux camps d'Inoudun et de Max Elou, des peines excessivement dures pleuvent sur les pauvres prisonniers pour la moindre infraction à la discipline. A Max Elou un enferme le contenant dans une cellule étroite, à peine assez grande pour qu'il puisse se coucher. Dans ce dernier camp, non seulement on ne leur donne rien, mais on leur enlève le mauvais traitement, les plaintes concernent le mauvais traitement, la triste pitance et les envois de colis. Les colis de Noël, arrivés vers le milieu de l'hiver, n'étaient pas encore venus aux destinataires.

Jamais refusés les noms des rares Français soignés dans les ambulances du front. Elle qui depuis le début de la guerre, dans un souci minutieux de la vérité, fait paraître régulièrement les listes de pertes allemandes, n'a aucun intérêt à dissimuler les noms de nos compatriotes, que leur état a pu provisoirement retenir dans les départements occupés.

Quand le Ministre des Affaires étrangères français parle de violation systématique de l'article 14 du Règlement de la Haye, aux termes duquel « les combattants blessés et malades doivent être soignés dans les pays où ils se trouvent », les noms de tous les combattants français faits prisonniers de guerre et n'a pas honte d'annoncer le sacrifice du sang qui a été axé du peuple français. Le but de ces inventions, qui ne reposent sur aucun argument précis et convaincant, est simple et clair. Notre gouvernement, après vingt-cinq mois de guerre a toujours refusé de publier les listes des pertes et celles des prisonniers, à tout intérêt à dissimuler soigneusement et aussi longtemps que possible, le sacrifice du sang qui a été axé du peuple français. Le peuple ne doit pas apprendre l'étendue de nos pertes. Il veut mieux entretenir dans son âme les vaines illusions, faire briller à ses yeux un rayon d'espoir, en laissant dans l'incertitude cruelle un père, un mère, une épouse, qui attend chaque jour un renseignement sur leurs chers disparus... Je n'ai pas l'intention de m'élancer sur cette machination des intentions de la politique française, issue de l'hypocrisie, qui pense que tous les moyens sont bons pour imposer aux faits le joug de leurs idées. En écrivant ces lignes, je n'ai eu qu'une idée : en disant l'absolue vérité, assurer mes nombreux compatriotes, qui ont des leurs prisonniers en Allemagne, je me crois d'autant plus placé pour le faire, que j'ai vécu moi-même un certain temps cette vie de prisonniers dans un camp allemand, où, dans l'intérêt civil et militaire, je puis affirmer que les Allemands, loin de soumettre leurs prisonniers à un traitement odieux et barbare, loin de pratiquer les châtiments corporels, loin de vouloir par tous les moyens dégrader et démoraleser leurs victimes, se montrent justes, humains, généreux, parfois même chevaleresques vis-à-vis des soldats tombés dans la guerre. L'attention du lecteur se porte sur ce mot de chevalerie, que j'emploie à tout rapport fait par un délégué suisse sur les camps de prisonniers en Allemagne. L'inspecteur neutre, ayant rapporté les faits avant eux, s'étant servi de cette expression pour désigner l'attitude des Allemands à l'égard de nos compatriotes. Mais il avait compté sans M. Gallé. Pensez donc ! Si jamais la nouvelle que

On s'honne dans tous le

presque inhumaine. Les prisonniers doivent travailler le dimanche, le dimanche, le dimanche, tous pas logés à la même enseigne et que le traitement dans certains camps s'est sensiblement amélioré ; malheureusement dans d'autres, l'arbitraire le plus déplorable continue à régner. Le ministre de la guerre français a essayé d'établir une unité de réglementation dans le régime et la discipline à imposer ; mais certains commandants de camps, lecteurs assidus du « Matin de Paris », n'ont cure des ordres donnés en haut lieu et, trouvant une trop belle occasion de mettre en pratique leur germanophilie agée, continuent à maltraiter de pauvres captifs, hors d'état de se défendre.

Dans l'état de domesticité où elle se complait, la presse française, en continuant par intermittence la publication de légendes suspects et d'articles fantaisistes, mais toujours haineux, s'est vouée à un tâche bien basse. Au lieu de vomir les sarcasmes et les outrages, elle qui aime tant entre-chouer les mots de « Civilisation », « Droit des peuples », « Justice », « Liberté », « Humanité », etc., etc., ferait mieux, au nom de ses principes sacrés de Justice et d'Humanité, de demander le renvoi en France des Allemands internés au Maroc ou dans le Nord du Sahel ! Mais non ! Ces calomnies atroces, ces fausses nouvelles, ont trop raison d'être. D'abord le gouvernement espère par ce moyen empêcher les soldats français de se rendre. — Surtout, répondent à M. Gallé ces évadés fantasistes des geôles allemandes, avertis nos frères de l'année que tout est préférable à la captivité. Mieux vaut mille fois succomber les armes à la main et rester sur le terrain de combat que d'aller en esclavage dans leurs camps de misère !

Les uns nos gouvernements espèrent, en publiant ces affirmations solennelles des faits les moins authentiques, insulter la haine profonde, insurmontable de l'Allemand et prouver au peuple français l'absolue nécessité de continuer la guerre à outrance, de tenir jusqu'au bout. Hélas ! il nous coûte de constater que ces résultats ont été, en partie, atteints. Les tristes nouvelles nous arrivent de France nous montrent que les prisonniers allemands se heurtent à l'attitude haineuse des autorités et surtout de la population, fomentée par les excitations d'une presse sans scrupules. Le gouvernement français, n'hésite même pas à porter à la connaissance du public des faits qu'il sait être absolument faux : il continue à prétendre que les Allemands refusent tout renseignement sur les prisonniers, à quel point ils souffrent et agonisent en Belgique, dans les départements occupés et en Alsace-Lorraine. De malheureuses familles vivent depuis plusieurs mois dans les angoisses de l'incertitude, relativement à leurs enfants disparus. Et pour donner à cette nouvelle une apparence de vérité, l'auteur de l'article, spécialiste en la matière, ajoute d'un ton pathétique : « Afin de faire cesser un veto aussi barbare, les prisonniers, à l'exception d'un petit nombre, ont été relâchés par les Allemands sur ceux des lieux qui sont désesés et captifs dans la zone des armées. Les Allemands ne comprennent que la réciprocité ; ils ne s'insincent qu'avec elle. »

C'est cela, la réciprocité, elle, la réciprocité, et ayant pour progéniture indéfinie... la réciprocité — et le tout ayant pour point de départ des faits qui n'ont jamais existé que dans l'inspiration féconde d'un politicien !

Le gouvernement français, comme son porte-parole M. Gallé, savent très bien que l'Allemagne n'a

l'emploi même autant que possible à leur « choisir l'emerture de leur captivité, si cette nouvelle activité se répand en France ! L'infatigable Gallé veillait. Et le voilà pourfendant de sa plume agréé le délégué neutre !

A l'approche de la belle saison, un grand nombre de soldats français sont employés chez des fermiers aux travaux des champs. Ils sont fort convenablement logés, soit dans de grands, soit dans une maison du village spécialement aménagée pour eux. Quant à la surveillance « transgressive et humiliante », elle est faite par un brave « *Landstrammern* » pour une vingtaine de prisonniers. En dehors de leur travail, ils jouissent d'une assez grande liberté. Ils peuvent se promener dans le village et même aux alentours. Le prisonnier prend presque toujours ses repas à la même table que le cultivateur et sa famille. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de rencontrer nos compatriotes. Tous ceux que j'ai vus paraissent en excellente santé. Leur mine est claire et il y a sur leur figure comme l'épanouissement de gens satisfaits de leur sort. — Et vous contents ici ? a demandé mon compagnon qui parle le français avec facilité, à quelques soldats français que nous rencontrons sur la route.

Oh ! nous sommes très bien ici ; nous n'avons nullement à nous plaindre ; les habitants sont très bons ; ils nous donnent même des cigarettes ! Le ton dont est formulée cette réponse ne laisse entendre aucune restriction.

Et de fait, cette vie en plein air sur le grand soleil, dans le calme des champs, cette vie de famille a eu comme effet salutaire de donner à nos compatriotes une mine de santé défective. Je sais certaines familles où le ou les prisonniers jouissent d'un traitement de faveur, sont traités comme « l'enfant de la maison ».

La dame d'un grand fermier des environs de Hanovre, Mme von M..., dont le mari fut autrefois officier allemand, écrit ce qui suit dans une lettre que j'ai pu lire :

« Nos Français sont arrivés il y a quelques jours et ont bien grandi. Par leur sang, ils ont une constitution et sont la santé et été fortement ébranlé par les fatigues et les privations de la guerre. J'ai immédiatement fait venir le médecin qui lui a prescrit une nourriture substantielle. Nous espérons que après quelques semaines de bons soins et de repos, il aura repris ses forces. »

Ce que j'admire le plus en Allemagne, c'est l'attitude calme et digne de la population à l'égard des prisonniers, à quel point elle est humaine et compatissante. Jamais un mot désagréable, jamais une réflexion blessante, même dans les villes où, les jours de marché, il n'est pas rare de rencontrer l'un ou l'autre de nos compatriotes, condamnés à mourir et agonisant au marché les produits du sol. Quelqu'un d'un cultivateur français s'avisait de se faire accompagner d'un prisonnier allemand, par les rues d'une ville allemande, et il se voyait entouré d'un joyeux cortège rien qu'en me rappelant l'attitude hostile et les insultes de la populace en démenée de Châlons et de tant de villes françaises. O mon pauvre peuple, pourquoi comprendre, en insultant un infortuné, ce que tu comprends que renoué de loyauté chevaleresque, de noblesse et surtout de générosité envers ceux qui souffrent ? Tandis qu'un désir de vengeance insouvenable parait avoir anéanti dans ton âme ce sentiment le plus noble : la pitié, si cette simple anecdote et tu verras comment on traite tes fils en Allemagne. Il y a quelques jours, un soldat allemand, blessé deux fois en France, dans

On s'abonne dans tous les bureaux de poste

jamais refusé les noms des rares Français soignés dans les ambulances du front. Elle qui depuis le début de la guerre, dans un souci minutieux de la vérité, fait paraître régulièrement les listes de pertes allemandes, n'a aucun intérêt à dissimuler les noms de nos compatriotes, que leur état a pu provisoirement retenu dans les départements occupés.

Quand le Ministre des Affaires étrangères français parle de violation systématique de l'article 14 du Règlement de la Haye, aux termes duquel les gouvernements belligérants doivent se notifier, dans le plus court délai possible, les noms de tous les combattants faits prisonniers de guerre et n'a pas honte d'annoncer à grands cris la réciprocité, ce n'est pas sans raison. Le but de ces inventions, qui ne reposent sur aucun argument précis et convaincant, est simple et clair. Notre gouvernement, qui après vingt-cinq mois de guerre a toujours refusé de publier les listes des pertes et celles des prisonniers, a tout intérêt à dissimuler soigneusement et aussi longtemps que possible, le sacrifice du sang qu'il a exigé du peuple français. Le peuple ne doit pas apprendre l'étendue de son malheur. Il vaut mieux entretenir dans son âme les vaines illusions, faire briller à ses yeux un rayon d'espoir, en laissant dans l'incertitude cruelle un père, une mère, une épouse, qui attendent chaque jour un renseignement sur leurs chers disparus.... Je n'ai pas l'intention de m'étendre sur cette machination des responsables de la politique française, issue de l'hypocrisie qui pense que tous les moyens sont bons pour imposer aux faits le joug de leurs idées. En écrivant ces lignes, je n'ai eu qu'une idée : en disant l'absolue vérité, rassurer mes nombreux compatriotes qui ont des leurs prisonniers en Allemagne. Je me crois d'autant mieux placé pour le faire, que j'ai vécu moi-même un certain temps cette vie de prisonniers dans un camp allemand, où étaient internés civils et militaires. Je puis affirmer que les Allemands, loin de soumettre leurs prisonniers à un traitement odieux et barbare, loin de pratiquer les châtements corporels, loin de vouloir par tous les moyens déprimer et démoraliser leurs victimes, se montrent justes, humains, généreux, parfois même chevaleresques vis-à-vis des soldats tombés entre leurs mains. J'attire l'attention du lecteur sur ce mot de chevaleresque que j'emprunte à un rapport fait par un délégué suisse sur les camps de prisonniers en Allemagne. L'inspecteur neutre, ayant rapporté les faits comme il les avait vus, s'était servi de cette expression pour désigner l'attitude des Allemands à l'égard de nos compatriotes. Mais il avait compté sans M. Galli. Pensez donc ! Si jamais la nouvelle que l'Allemagne traita ses prisonniers humanitaires, qu'elle

la vie civile cultivateur près de Goettingen, auquel j'avais rendu un petit service, me disait : « Je pars demain en congé et j'espère pouvoir passer l'après-midi du dimanche avec les camarades ».

— Est-ce qu'un certain nombre de vos camarades parlent également en permission ? — lui demandai-je.

— Mais non, Monsieur, il y a chez nous dans quelques fermes une dizaine de camarades français. Je connais un peu le français et ils sont toujours très contents de parler leur langue. Ils sont bien gentils surtout avec les enfants, et on les aime bien dans le village.

Quoi de plus admirable et réconfortant que d'entendre cet humble paysan s'exprimer avec une simplicité et une bonté si touchantes ! Quel magnifique exemple pour ceux qui, en France, depuis vingt-cinq mois, prêchent la haine aveugle, violente, criarde !

Le peuple allemand, confiant dans sa force, ne s'abaisse pas à ramasser les armes de la haine et de la calomnie. Pour lui, ce n'est pas un manque de patriotisme que de vouloir loyalement rendre justice aux qualités de l'adversaire et le traiter, captif et sans défense, avec un geste qui ne manque ni de courtoisie, ni de générosité.

Une nation qui porte à un si haut degré le respect que l'on doit à un soldat qui a accompli le plus noble devoir envers la patrie ; un peuple qui, à la calomnie immonde et aux élocubrations insensées, aux railleries et aux menaces dont de vils détracteurs l'abreuvent depuis passé deux ans, répond par des paroles de sagesse et de modération, — un tel peuple n'offre-t-il pas au monde, dans la grande tourmente de passion déchaînée, un rare exemple de grandeur, de noblesse et de force ?

Un Français.

BULLETINS OFFICIELS ALLEMANDS

Grand Quartier général, le 17 septembre 1916.

Combats à l'Ouest et à l'Est.

Théâtre de la guerre à l'Ouest.

La vive activité de combat se maintint chez

l'armée du feldmarschall Duc Albrecht de Wurtemberg et sur l'aile Nord du

Groupe d'armée du Kronprinz Rupprecht de Bavière.

A la Somme la bataille de durée continue. Au Nord du fleuve toutes les attaques ont été repoussées sanglantes, en

Le Rôle de la Femme

La guerre, qui a bouleversé tant de choses, a fait faire un pas énorme à ce qu'on est convenu d'appeler l'évolution de la femme. Forcés d'assurer des services essentiels auxquels avaient été employés jusque-là les hommes, appelés à la défense du drapeau, les pays belligérants ont résolument substitué la main-d'œuvre féminine au travail masculin partout où c'était possible.

Les sociologues suivent de près cette expérience et, déjà, les féministes clament le succès de leurs chères théories, qui, sous la contrainte des événements, ont été mises en pratique plus largement encore qu'ils n'avaient osé l'espérer.

Sans doute — et il faut le souhaiter — la grande secousse que nous subissons ne sera pas stérile; elle est susceptible d'apporter dans la vie des transformations, peut-être encore insoupçonnées. Mais il est bon, dès à présent, de se garder de tout excès et, si l'on rêve de l'ère de félicité à laquelle l'humanité aspire, il convient de n'y point introduire les dissolvants qui la conduiraient à une fin prématurée.

Tel paraît être le féminisme outré dont les manifestations nous ont si souvent ahuris ou amusés.

Quel est le rôle de la femme dans la société?

La femme, disent ceux qui croient la défendre, est un être considéré comme inerte, voué aux travaux secondaires, à qui l'homme, dans son égoïsme séculaire, a toujours, sous prétexte d'infériorité, refusé la place qui lui revient. Or, continuent-ils, la femme n'est nullement un être inférieur. Sous le rapport de l'intelligence, elle a pu montrer, dans les rares occasions où pareille compétition lui fut permise, qu'elle n'avait rien à envier aux hommes à qui elle se mesurait. Quant au cœur, nul ne conteste qu'ici elle semble même dominer la portion masculine qui la tient en tutelle. Reste la force physique. C'est là un détail, ajoutent les avocats de la femme. Au siècle présent, le machinisme tend de plus en plus à épargner les forces corporelles et à canaliser le travail humain vers des voies où le facteur intelligence est la fonction primordiale. Donc, concluent-ils, ouvrons le

champ libre à la femme dans tous les domaines.

Entièrement d'accord avec eux en ce qui concerne ce dont la femme est capable, je suis d'un avis radicalement opposé au leur quant à l'application sociale de ces capacités.

La femme est la mère. Quelles que soient les transformations que pourraient subir les sociétés futures, puisqu'elles ne peuvent se propager que par procréation, la fonction naturelle occupera toujours dans la vie de la femme une place prépondérante.

Envisageons donc les choses de haut et non pas sous l'angle restreint de quelques contingences immédiates.

La mère est la première éducatrice; elle doit l'être parce que la nature le veut ainsi, et parce que l'homme, animal supérieur, n'échappe pas aux lois qui régissent la vie animale tout entière.

C'est donc à elle que revient le soin de jeter au premier éveillé de l'intelligence de l'enfant, la lueur dont s'éclairera toute l'existence de celui-ci. Charge redoutable! Car nous devons bien admettre que, tous autant que nous sommes, nous apprécions les faits sous un angle qui nous est personnel. Notre libre arbitre n'agit pas dans une sphère illimitée. Chacun a sa conception propre de l'ensemble des événements qui le frappent et

ne peut donc manifester sa volonté en dehors du cadre que lui trace cette conception.

Or, quel est, outre les influences ataviques ou héréditaires, le facteur le plus puissant de notre personnalité? C'est le point de vue sous lequel, aux premiers vagissements de notre cerveau, nous avons été appelés à considérer le fait qui nous est tombé sous les sens. Pellicule sensible aux moindres demi-teintes, le cerveau de l'enfant s'inondera de la première onde lumineuse qu'il aura pu saisir et c'est désormais sous la transparence de celle-ci, comme au travers d'un verre coloré, qu'il verra toutes les autres. Et la mère, dans sa sublime mission de nourricière, est appelée à placer cet écran lumineux.

Trouve-t-on que ce rôle n'est pas beau? Je demande à ceux qui veulent masculiniser la femme sous prétexte de lui donner sa place sois-disant réelle: « Que ferez-vous de la mère? » Car, en fait, cette espèce d'égalité vers laquelle aspirent d'insoucients rêveurs ou de stériles Erinnyes, n'est rien moins qu'une déchéance.

Certes, il peut y avoir de l'attrait à disputer à l'homme les fonctions qui furent jusqu'ici son apanage exclusif. Sans doute, les rôles brillants ne sont pas au foyer, où la soif d'ambition trouve mal à se satisfaire; Miragel! Lancer la femme dans le tourbillon et vous tuerez la mère, vous ferez sortir l'humanité de son axe normal et, deux générations n'auront pas passé, sans que l'on constate que l'on a fait fausse route. Mais il sera bien tard...

Je n'irai pas jusqu'à dire que rien n'est à améliorer dans le sort de la compagne de l'homme. Au contraire, elle doit avoir sa part dans l'inflexible progrès. Mais ce n'est pas en flattant ses vagues aspirations de gloire ou de vanité, en la grisant d'un encens frelaté, dont la fumée lui cache sa voie réelle, que s'accomplira le progrès.

Persuadez-la de la beauté de son rôle, faites-lui comprendre qu'en réalité, c'est elle qui guide l'humanité, élèvez ses trésors d'intelligence et de cœur à la hauteur de sa mission naturelle et vous ferez du féminisme, du vrai, du seul dont l'humanité pourra se féliciter.

Georges H. mile.
(L'Echo de la Presse)



Ce qu'était le « Chemin des Dames » avant l'offensive de

PLUS DE GATEAUX



— Supprimeront pas l'huile de foie de morue, allez !...
(Dessin de POULBOT.)

Journal

L'arrivé



— La voilà d

MOBILISATION CIVILE



— Si vous quittez votre emploi actuel, en accepteriez-vous un autre conforme à vos aptitudes ?
— Observateur terrestre d'aéros...

Dessin de Emu HEARD.

Le Rire



— Vous déménagez ?
— Du tout, je vais dîner chez des amis.

(Œuvre)

s Ardennes

ISSANT QUATRE FOIS PAR SEMAINE

des bureaux de poste

BULLETINS OFFICIELS ALLEMANDS

Grand Quartier général, 6 août 1916.

Théâtre de la guerre à l'Ouest.

Les combats près de Pozières continuent. Dans la soirée, des attaques partielles ennemies échouèrent au bois des Epoux et finalement au Nord de la Somme.

Dans la région de la Meuse, surtout sur la rive droite du fleuve, les artilleries développèrent une vive activité. De violents combats d'infanterie ont lieu autour de l'ancien ouvrage de Blismont. Le chiffre des prisonniers faits dans le secteur de Fleury s'est accru à 16 officiers, 576 hommes. Au Bai du Chapître nous finies hier de nouveaux progrès; ici 3 officiers, 257 hommes non blessés restèrent prisonniers entre nos mains.

Au Nord-Est de Vermelles, dans les Argennes et sur la hauteur de Combles nous avons fait exploser des mines avec succès. Des patrouilles ennemies ont été repoussées sur plusieurs points. Des entreprises de notre part réussirent près de Craonnelle et sur la hauteur de Combles.

Par feu de défense un avion ennemi fut abattu au Nord de Fromelles; un autre, en combat aérien, au Nord-Est de Bapaume.

Théâtre de la guerre à l'Est.

Front du feldmarschal von Hindenburg.

Une bande de sable encore occupée par l'adversaire au Sud de Zérenge (au Sischod) fut nettoyée. Des contre-attaques furent repoussées. 4 officiers, 509 hommes furent faits prisonniers et 5 mitrailleuses prises.

Près de Zalozec et plus au Nord-Ouest les Russes ont gagné la rive Ouest du Sereth.

Front du feldmarschal- lieutenant Archiduc Charles.

L'armée du général comte de Bothmer livra des combats sans importance particulière sur le terrain à l'avant de ses positions.

Les succès des troupes allemandes dans les Carpathes furent chargés.

Théâtre de la guerre aux Balkans.

Rien de nouveau.

Grand Quartier général, 7 août 1916.

Théâtre de la guerre à l'Ouest.

Front du feldmarschal- lieutenant Archiduc Charles.

Dans le rayon d'action du général comte de Bothmer la situation est en général sans changement.

Dans les Carpathes nos troupes gagnèrent les hauteurs de Plak et de Dareskowitz (au Czercerossa).

Théâtre de la guerre aux Balkans.

Rien de nouveau.

BULLETINS OFFICIELS FRANÇAIS

Paris, 2 août 1916, 3 heures.

Au Nord de la Somme, entre le bois de Hen et la ferme de Monacu, nos troupes ont exécuté un ouvrage fortifié, judicieusement tenu par l'ennemi. Au sud de la rivière, une attaque faite par nous dans la région d'Estrees nous a permis d'occuper une tranchée allemande au Nord-Ouest de Denicourt et de faire dix prisonniers. En Champagne, à l'Ouest d'Asberives, une reconnaissance risquée a chargé à la baïonnette un détachement ennemi qui s'est dispersé, laissant des notes sur le terrain. Sur la rive droite de la Meuse, la lutte a continué avec violence pendant la nuit sur le front Vaux-Chapître-le Chénois, et s'est étendue à l'est jusqu'à la région au sud de Damloup. Le matin, après une série d'attaques infructueuses, dont quelques-unes accompagnées d'émissions de gaz asphyxiants, a gagné un peu de terrain dans le bois de Vaux-Chapître et au Chénois. Ailleurs, toutes les tentatives ont été arrêtées par nos feux. Nous avons fait au cours de ces actions, qui ont coûté des pertes importantes à l'ennemi, une centaine de prisonniers, dont trois officiers.

La guerre aérienne : Sur le front de la Somme, notre aviation de chasse s'est montrée hier très active. Trente-trois combats ont été livrés à l'adversaire par nos pilotes au-dessus des lignes ennemies. Un avion allemand abîmé par deux Nieuport a été vu tomber en flammes et quatorze autres appareils allemands sérieusement touchés ont été contraints d'atterrir ou de piquer brutalement dans les lignes.

Paris, 2 août 1916, soir.

Au Nord de la Somme, il n'y a eu aucune action d'infanterie au cours de la journée. D'après de nouveaux détails, l'ouvrage fortifié exécuté par nous entre le bois de Hen et la ferme Monacu renferme une centaine de cadavres allemands. Jusqu'à présent, nous avons déblayé quatre mitrailleuses dans cet ouvrage. Au sud de la Somme, deux contre-attaques tentées par l'ennemi sur la tranchée que nous avons conquise au Nord-Ouest de Denicourt ont été repoussées. Sur la rive gauche de la Meuse, bombardement par ours de gros calibre de nos deuxième lignes au sud de Mort-Homme. Sur la rive droite, nous avons effectué plusieurs attaques échelonnées depuis la Meuse jusqu'au sud de Fleury. Dans le bois immédiatement à l'Est de Valenciennes, à l'Ouest et au Sud de l'ouvrage de Blismont, ainsi que dans le rayon au sud

Article coché par Grand-père



L'archiduc Charles François Joseph, héritier de la Couronne d'Autriche,
et l'archiduchesse, son épouse

JOURNAL DE
LA GUERRE
MOIS D'AOÛT 1916

La force intérieure de l'Allemagne.

Échec du plan conçu pour affamer l'Empire allemand.

Dans un aperçu sur la force économique de l'Allemagne, la « Norddeutsche Allgemeine Zeitung » fournit des preuves palpables de l'insuccès de la guerre de famine et d'épuisement organisée contre l'Empire. La récolte de 1915 avait été particulièrement mauvaise. En admettant même les conditions atmosphériques les plus défavorables, la récolte de cette année ne restera pas en dessous de la production de l'année dernière ; or celle-ci se réduisait à un minimum inférieur d'un certain nombre de milliers de tonnes à la moyenne ordinaire. Malgré cela, nous sommes des régions de l'est ravagées encore pu subvenir à la subsistance des régions de l'est importantes par l'invasion russe, en fournissant à ces pays d'assez importantes ressources. Dès l'automne prochain, les régions en question seront non-seulement en état de se suffire à elles-mêmes, mais pourront peut-être encore nous rémunérer dans une certaine mesure. La récolte qui va se faire en Allemagne sera pour le moins une bonne récolte moyenne, c'est-à-dire qu'elle nous donnera plusieurs millions de tonnes de plus dans nos granges que la précédente. Ce résultat nous délivre pour un an des soucis relatifs à notre alimentation végétale, et nos ennemis eux-mêmes sont forcés d'en convenir. En outre, le produit de notre sol nous permettra de consacrer un plus forte quantité à la nourriture de notre bétail, et d'apporter un certain équilibre dans notre élevage.

Notre récolte de fourrages est brillante, et l'orge seule dépassera d'un million de tonnes au moins la production de l'année dernière. Des expériences maintenant terminées nous procureront en outre pendant la prochaine période économique plusieurs centaines de mille tonnes d'un procédé artificiel de nourriture du bétail provenant de matières considérées jusqu'ici comme sans valeur.

D'ailleurs, si la guerre de famine avait pu jamais occasionner au peuple allemand des privations sérieusement préjudiciables à sa santé et à sa vigueur, le cas aurait dû se produire pendant les dernières semaines, à la fin de la période très défavorable provenant d'une série d'années de mauvaises récoltes, cause par conséquent de grandes difficultés d'approvisionnement. Deux faits parlent avec une éloquence suffisamment convaincante : un certain nombre de villes ont organisé maintenant l'alimentation en masse, grâce à laquelle on trouve des repas nourrissants pour un prix excessivement modeste, à la portée de toutes les bourses. Une observation générale a établi que le nombre des participants à ces repas communs est en somme assez faible. A Cologne, à Düsseldorf, à Essen, et à 3,000 personnes profitent de la nouvelle organisation. Certes, le préjugé et la méfiance ne sont pas sans jouer ici un grand rôle ; mais une nécessité pressante ne tarderait-elle pas à les faire rapidement disparaître ? Le second fait, non moins probant, est celui-ci : les chiffres de nos caisses de secours aux malades sont inférieurs

à ceux du temps de paix, malgré une participation beaucoup plus forte de personnes âgées et de femmes ; de même la mortalité a considérablement diminué dans la population civile, et relativement surtout chez les enfants en nourrice.

Mais la guerre d'épuisement ne s'attaque pas seulement à notre nourriture et à notre santé ; elle vise encore notre travail économique. A-t-elle obtenu ici plus de succès ? — Une chose bien certaine, c'est que notre vie industrielle loin de s'affaiblir pendant ces derniers mois, a pris au contraire une plus large extension. Le « Reichsarbeitsblatt » publie régulièrement une statistique du chiffre des ouvriers employés dans l'industrie, dans le commerce et dans l'agriculture, d'après le calcul du nombre des membres des caisses de secours. La statistique a été établie à la date du 1^{er} janvier dernier. Le pourcent des ouvriers hommes, sauf une interruption en mai, a diminué constamment l'année dernière de mois en mois. Il était de 95,7 au 1^{er} juillet, et dans le courant de l'année, en février, en mars et en avril, il a décliné encore un peu — beaucoup plus faiblement que pendant les mêmes mois en 1915 —, mais à partir de mai, il a subi une hausse croissante, et le 1^{er} juillet, il était de 2,1%₀ plus élevé qu'au mois de janvier. Quant au chiffre des ouvriers femmes, il n'a fait qu'augmenter pendant ces deux années ; toutefois 1916 accuse un léger ralentissement sur 1915. Les chiffres des caisses de secours ne comprennent pas bien entendu les nombreux prisonniers de guerre employés de plus en plus comme ouvriers agricoles et industriels. En outre, plus de 300 exploitations industrielles ont communiqué au « Reichsarbeitsblatt » les chiffres des ouvriers occupés par elles au mois de juin 1916 et pendant le même mois de l'année précédente. Le total en juin 1915 était de 328,786 et de 386,565 au mois de juin 1916, soit une augmentation de 57,779 ouvriers ou de 17,6%₀. Cette augmentation se répartit d'une façon à peu près égale sur les hommes et sur les femmes. Dans l'industrie des machines, elle est de 26%₀ environ, et de presque 23%₀ dans l'industrie du fer et dans l'industrie métallurgique. Seules, l'industrie textile et celle du bois accusent des diminutions assez fortes ; dans cette dernière, le nombre des maisons qui se sont annoncées (5 avec un peu plus de mille ouvriers) est si faible que la statistique manque ici de force probante. Une comparaison avec le mois de juin 1914 est possible pour 220 exploitations appartenant à des industries différentes ; même en regard de ce mois de temps de paix, l'augmentation des ouvriers en juin 1916 est quand même de 2,5%₀. Chacun sait qu'à la Bourse du travail allemande, l'offre des places dépasse depuis longtemps la demande. Le nombre des ouvriers sans travail dans les associations ouvrières est actuellement de 2,5%₀, chiffre correspondant à un chômage en réalité beaucoup moins considérable qu'ordinairement en temps de paix, ne serait-ce que par suite de la diminution des membres des associations, conséquence des appels sous les drapeaux. Mais ce chiffre sans importance n'est lui-même

atteint — malgré l'augmentation sensible du travail des femmes — que parce que la Bourse du travail ne doit pas accepter sans restriction l'énorme afflux de l'élément ouvrier féminin, par suite du départ des pères de famille en campagne. Il est à peine un sur cent des ouvriers hommes, membres d'organisations professionnelles de l'industrie, qui soit aujourd'hui sans travail, et cela depuis des mois déjà.

Les chiffres des ouvriers occupés et des ouvriers sans travail fournissent la preuve la plus éloquente de l'intensité de notre vie économique: loin de s'affaiblir pendant la durée de la guerre, elle a au contraire redoublé. Les autres preuves abondent. Par exemple, l'Union des Forges et usines métallurgiques allemandes vient de publier les résultats de sa production de fer et d'acier: pendant le premier semestre 1916, la production de fer brut a été de 17,5%⁰, celle de l'acier fondu de 25%⁰ plus forte que pendant la même période de l'année précédente. La statistique des caisses d'épargne allemande établie jusqu'à présent pour l'année 1916 atteste — malgré le renchérissement général — à peu près 50 millions des versements de plus que l'année dernière pendant le même espace de temps. Les recettes des chemins de fer de l'État prusso-hessois sont restées, pour le trafic des marchandises, encore inférieures de 12,70%⁰ en juin 1915 à celles du dernier mois du temps de paix correspondant; mais depuis le mois de décembre 1915, elles ont été régulièrement plus fortes que pendant la paix. Le surplus de recettes par rapport au dernier mois correspondant du temps de paix a été de 8,86%⁰ en décembre, de 10,12%⁰ en janvier, de 12,11 en mars, de 10,88 en mai, de 8,62 en juin, soit une variation moyenne de 10%⁰ environ pour les 6 derniers mois. Or, ce résultat a été atteint en dépit des diminutions très larges de tarifs accordées, comme on sait, pendant cette guerre.

Les chiffres et les statistiques qui précèdent sont loin d'épuiser encore les preuves de l'invincible supériorité de notre force économique. L'Allemagne, « forteresse assiégée », a exporté aussi chaque année pour quelques milliards de ses produits. La constatation la plus importante ici est qu'il y a non-seulement persistance, mais encore positivement progrès, malgré la guerre, pendant les hostilités, sur les neutres et en plein fonctionnement de cette pression.

Du mois de janvier au mois de juin 1916, l'exportation de nos produits a surpassé de plus de 25%⁰ celle du semestre correspondant de l'année dernière, et les chiffres du deuxième trimestre de l'année courante sont encore beaucoup plus élevés que ceux du premier.

Le cours très bas du mark sur les places neutres a été exploité par la propagande franco-anglaise de colonnies, qui en a fait sa réclame favorite et le sujet de déclamations charlatanesques; si couçu de fil blanc que soit ce truc, si vides de preuves que soient les démonstrations, on continue à battre la grosse caisse autour de

ce dada. Le cours du franc et du rouble venait-il à baisser, les explications les plus rassurantes et les plus « naturelles » de pleuvoir à foison: les retards de paiement inévitables en temps de guerre, mais purement passagers d'ailleurs, étaient la seule cause de cette dépréciation, mais la « véritable valeur intrinsèque » des moyens de paiement français et russes n'en subissait pour cela bien entendu aucun préjudice. Par contre, la baisse du mark signifiait « évidemment irrefutable du crédit allemand ». Le fait que les billets de la Reichsbank allemande sont toujours couverts en or (sans bons de caisse ni d'avances) pour plus du tiers légal, alors qu'au commencement de la guerre, la couverture de la Banque de France est descendue de 62%⁰ à 26 et 27%⁰, n'est pas pour troubler beaucoup les calculs de change des théoriciens de l'entente. Le crédit allemand n'en est pas moins ébranlé, toute l'économie financière allemande n'en représente pas moins un château de cartes. La circulation de nos billets a bien entendu considérablement augmenté, pour des motifs souvent énumérés déjà. Nous subissons des augmentations de prix énormes de tous les articles, nous avons à pourvoir aux moyens de paiement des territoires occupés, complètement en dehors de notre système monétaire précédent, nous possédons des fronts d'une étendue immense, en partie très loin du pays, sur lesquels l'argent circule lentement pour en revenir avec la même lenteur. Quels territoires économiquement épuisés nos adversaires ont-ils donc à approvisionner de l'argent de leurs banques? Notre épée a balayé le franc et le rouble sur une superficie suffisamment étendue.

Nous avons couvert sept huitièmes de nos dépenses de guerre en chiffre rond pour ainsi dire exclusivement sur notre propre sol, par des emprunts auxquels la nation tout entière a participé dans la plus large mesure. Le reste a été couvert, non par du papier, mais sous forme de dettes flottantes au moyen du capital allemand. Dans quelques semaines, nous transformerons également ces dettes flottantes en emprunts fixes. Quel État, parmi nos adversaires, a consolidé chez lui les dépenses de guerre qu'il doit liquider de suite entièrement?

L'alimentation de la Pologne.

Plus encore que pour l'Allemagne même, la bonne récolte de 1916 dans les territoires occupés de l'est, et surtout dans les districts du Gouvernement général de Varsovie, est l'indice d'une tournure heureuse dans la question de l'alimentation de la population de ces contrées. A l'intérieur de l'Allemagne, où le sol est resté à l'abri des événements de la guerre, les conditions de production ont été identiques à celles de l'année précédente, grâce au labour assidu des cultivateurs; le temps seul a subi des variations, jusqu'à présent toutes en faveur de l'année courante, en sorte que nous

n'aurons guère à lutter contre les difficultés qui, en 1915, avaient entravé la récolte. En Pologne également le rendement de la terre n'a pas été le même dans les deux années.

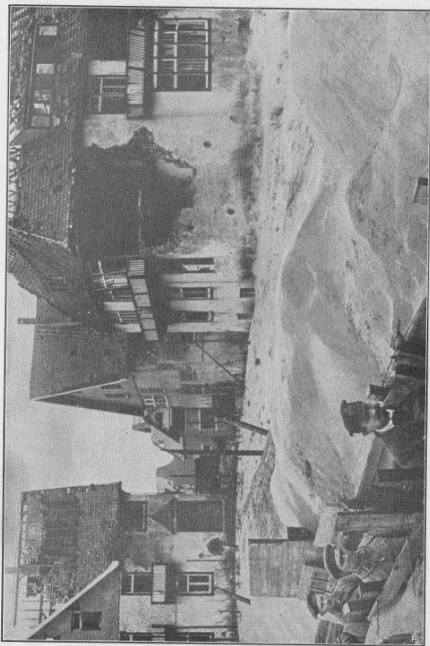
C'est qu'en 1915 la culture y avait énormément souffert sous le vandalisme russe, tandis qu'en 1916 le travail méthodique et infatigable des Allemands a assuré la production en rétablissant ce qui avait été ravagé l'année avant.

La population polonaise a bien souffert depuis une année, de toutes les privations qu'elle a dû endurer, ce n'est un mystère pour personne ; à qui la faute, sinon aux Anglais et aux Russes ? Ils sont les coupables et les seuls responsables. À partir de l'automne la situation s'améliorera sensiblement, et l'Allemagne en a tout le mérite. Du côté de l'Entente, on a répandu le mensonge que l'Allemagne cherche à affamer la Pologne ; or, le contraire justement est vrai : c'est la Russie qui a médité ce projet, et l'Angleterre, en violant le droit des gens, l'a secondée en empêchant les arrivages de vivres des pays neutres. C'est l'Allemagne qui dans la mesure du possible, et tout en obéissant à ses devoirs envers elle-même, a protégé la Pologne contre la misère et la détresse.

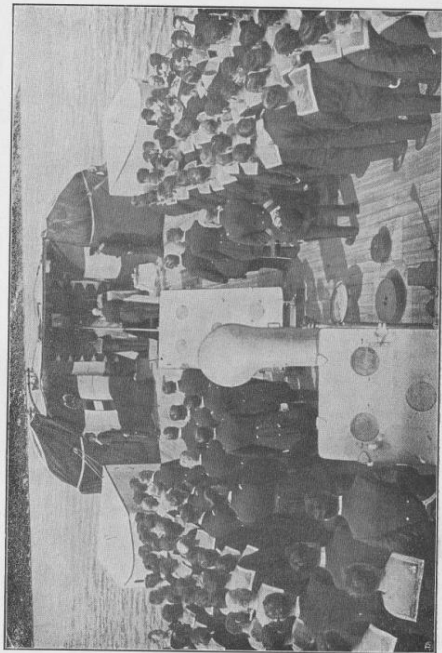
Il y a maintenant un an, au moment de la récolte, que les Russes évacuèrent en masse Varsovie et les parties fertiles de la Pologne orientale. On sait dans quelles conditions cette retraite s'est opérée. On sait qu'en se dirigeant vers l'est, les bandes russes ont incendié un millier et demi de villages, avec une indifférence dont on userait à peine pour allumer un cigare, pour nous servir de l'expression d'un auteur polonais. On sait que la destruction de tout les blés dont elles purent s'emparer, au moyen de colonnes spéciales d'incendiaires, faisait partie du plan de retraite élaboré de connivence avec les associés de l'Entente, surtout avec leur maître, l'Angleterre.

Tout comme jadis Napoléon, l'empereur des Français, les armées allemandes devaient rencontrer le désert. Or, les chefs ennemis avaient oublié que les armées allemandes disposaient de moyens et d'une organisation techniques assurant leur entretien et leur capacité militaire même dans des pays ravagés. Cet incendie gigantesque, tout en dérangeant les troupes allemandes, ne les a pas empêchées d'avancer victorieusement et de tenir les positions conquises ; quant au peuple polonais, il en a subi le contrecoup d'une façon terrible.

Dès le premier jour, l'administration allemande a fait son possible pour soulager la misère de la population polonaise ; malgré la pénurie de vivres qui régnait alors en Allemagne, et en dépit du blocus anglais pour l'affamer, elle a puisé plus d'une fois dans ses réserves pour parer aux besoins les plus pressants. C'est ainsi que depuis le commencement de l'occupation de la partie occidentale de la Pologne, le district industriel sud-ouest, spécialement celui de Bendzin, a été approvisionné pendant des mois entiers par la



La colonie allemande de Westend-Dorf, sur la côte de Flandre, qui a été détruite par un bombardement stupide des Anglais.



La messe à bord du petit croiseur austro-hongrois « Helgoland ».

Haute-Silésie. Quand après la prise de Varsovie, la farine commença à manquer faute d'arrivages pendant les semaines qui avaient précédé l'occupation par les troupes allemandes, le Gouvernement a mis à la disposition de la population des quantités considérables de farine provenant du butin fait à Nowogeorgiewsk, e.-à-d. aux dépens de ses propres dépôts; d'autres envois considérables pour Varsovie sont arrivés de Posen.

On voit que l'Allemagne a secouru les nécessiteux de sa propre initiative, alors qu'il s'agissait de supprimer une calamité contre laquelle il n'y avait pas d'autre remède.

Il est évident qu'en présence de la guerre économique pratiquée par l'Angleterre, cette assistance ne pouvait se prolonger indéfiniment, et qu'en fin de compte, la Pologne dut recourir à sa propre production, comme l'Allemagne a dû le faire chez elle. C'est pourquoi une saisie des produits alimentaires les plus importants, et la réglementation de la consommation ont été ordonnées depuis les premiers mois de l'année 1915, sur des bases analogues à celles établies en Allemagne. Ce système a été complété et élargi à mesure que l'occupation allemande avançait, et après une période transitoire d'adaptation et d'usage pratique, il a eu pour résultat d'adoucir autant que possible les suites de l'œuvre de destruction accompli par les Russes, et de les rendre moins sensibles pour le pays polonais en général.

Les vivres brûlés et anéantis par les Russes étant perdus, la population polonaise dut se contenter de rations inférieures à celles usitées en Allemagne. Dans les grandes villes du Gouvernement général (2 millions d'habitants environ) il fallut réduire la ration journalière de 143 grammes de farine et 35 grammes de féoule (soit 178 grammes) à 115 grammes de farine et 35 grammes de féoule, et de 9 à 6 Kilos la quantité mensuelle de blé accordée au consommateur.

De même, la ration de viande (depuis le 1^{er} février 1916 il existe dans le Gouvernement général un monopole du bétail qui fournit, au moyen d'achats forcés, les contingents fixés pour les divers districts) est considérablement inférieure à celle qui est distribuée à peu près partout en Allemagne.

Il faut convenir que les quantités qui ont pu être accordées jusqu'à présent constituent une alimentation bien maigre; les Polonais n'ignorent pas à qui ils en sont redevables.

Après la nouvelle récolte, les rations de pain et probablement aussi les portions d'orge mondé et de gruau, d'avoine qui doivent remplacer les légumes, seront augmentées.

L'état d'alimentation de la population polonaise s'en ressentira notablement. Grâce au système développé que l'administration allemande a largement pratiqué pour fournir l'assistance nécessaire, non-seulement pécuniairement, mais encore au point de vue technique, tout terrain capable de culture, donnera un rendement dès l'automne.

Les surfaces dévastées par la guerre, par l'œuvre de destruction des Russes et par la fuite des habitants, dont la culture en vue de la récolte actuelle était impossible, ont été préparées pour la culture d'automne. L'administration allemande a fait venir des semences et du bétail qu'elle fournit au besoin à crédit; elle a fait l'acquisition de charnues à moteur et s'est assurée le combustible nécessaire pour alimenter celles qui se trouvent chez les propriétaires des terres à l'est de la Vistule.

Ceux-ci n'ont qu'à adresser une demande à l'autorité militaire, qui a mis à la disposition des propriétaires les terrains abandonnés dans leur voisinage. Le Gouvernement général a ordonné la fourniture d'attelages et de travailleurs militaires partout où c'était possible. Les voies de communication ont été l'objet de soins assidus. Dans les localités détruites, l'administration a fourni le bois pour la reconstruction des bâtiments nécessaires; gratuitement d'abord, et plus tard, afin d'empêcher des abus, contre paiement d'un prix répondant aux moyens des acquéreurs; elle a fourni à la population tous les autres matériaux de construction, tels que briques, chaux, carton asphalté, portes, fenêtres, clous, vitres, soit gratuitement, soit à des prix modiques. La Pologne orientale que les Russes ont laissée entre nos mains n'était plus qu'un brasier encore fumant; l'Allemagne s'est efforcée de le changer en un pays de culture et de production, et elle y a merveilleusement réussi, en tant qu'il était possible en si peu de temps. Le peuple polonais profite en première ligne de ce travail allemand qui l'a sauvé de la famine, dont avaient voulu le gratifier ses oppresseurs russes d'accord avec leurs amis anglais.

Les amis anglais de la Russie! La culpabilité du Gouvernement britannique dans la disette en Pologne n'est pas moindre que la tactique des colonnes incendiaires du tsarisme. Car l'Angleterre a bloqué la Pologne comme elle le fait à l'égard de l'Allemagne; depuis 18 mois, elle empêche tout envoi de vivres des pays neutres en destination des territoires polonais occupés par les troupes allemandes. Peu de mois déjà après le commencement de la guerre, des efforts ont été tentés à l'effet d'expéditions permanentes de vivres d'Amérique en Pologne, et le Gouvernement allemand les secondait de son mieux.

En janvier 1915, des représentants de la fondation Rockefeller et de la Croix rouge américaine, guidés par le Dr. Lewald, directeur au ministère de l'intérieur, ont visité les territoires occupés par les Allemands. Une convention fut passée en vertu de laquelle le Gouvernement allemand s'engageait à s'abstenir de réquisitions de blés dans les contrées à secourir. En outre, le Gouvernement allemand se déclarait prêt à assurer l'importation de vivres en Pologne au moyen de garanties financières qu'il assumerait. Le Comité américain chercha alors à acheter des blés en Europe pour les envoyer en Pologne, mais en vain, car le Gouvernement russe

s'opposa à toute importation de blés venant de Suède et des difficultés insurmontables de transport empêchaient l'importation de blés de Roumanie, pays qui n'offrait d'ailleurs que du maïs, et non pas du froment. Il n'y avait donc que l'Amérique à pouvoir expédier des blés et rien ne l'aurait empêchée si l'Angleterre avait renoncé au blocus à l'égard de la Pologne.

Le fait que l'œuvre humanitaire en question était limitée aux Etats-Unis pour être réalisée et qu'elle dépendait par conséquent du bon plaisir des Anglais, a été établi et reconnu du côté américain depuis mai 1915 et porté le même mois à la connaissance du Gouvernement britannique.

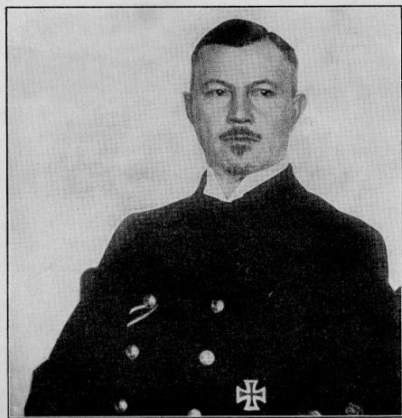
Celui-ci n'a rien fait en 1915 — année pendant laquelle les incendies de son alli russe avaient rendu extrêmement difficile l'alimentation du peuple polonais — pour résoudre cette question. En 1916, cédant aux instances des milieux polonais-américains et à de nouvelles démarches diplomatiques de la part des Etats-Unis, faites en mai, il posa des conditions d'une toute autre nature pour l'importation en Pologne, conditions que le Gouvernement allemand dut décliner.

Cette dernière phase des négociations, que l'Angleterre faisait traîner à l'infini, a été nettement exposée dans le numéro 154 de la « Norddeutsche Allgemeine Zeitung » du 4 juin 1916. Il y a été prouvé comment et pourquoi l'échec de l'œuvre humanitaire américaine en faveur de la Pologne est dû uniquement au Gouvernement britannique.

Outre ce grand projet de secours dont les résultats auraient pu être des plus satisfaisants, si la Grande-Bretagne ne l'avait pas déjoué, de nombreuses tentatives ont été faites pour fournir à la Pologne des vivres provenant de pays européens, situés en dehors du rayon d'action de l'Angleterre.

Dans la plupart des cas, ces efforts ont été tentés par des municipalités et corporations polonaises, ainsi que par des associations juives. Le Gouvernement allemand et les organes de son administration dans les territoires occupés, ont prêté leur concours à toutes ces entreprises (en tant qu'elles étaient d'utilité publique) et ils ont admis sans hésiter la liberté de réquisition réclamée par les Gouvernements neutres; ils ont souvent consenti à la franchise des marchandises à importer et ont prêté leur aide diplomatique pour les négociations que les intéressés voulaient entamer à l'étranger.

Malgré cette coopération, les résultats ne pouvaient avoir une très grande importance, car les quantités de vivres disponibles dans les pays européens — à l'abri du blocus anglais — sont limitées, et le resteront tant qu'il sera permis à l'Angleterre de violer le commerce neutre.



Le vice-amiral von Scheer,
vainqueur de la grande bataille navale du Skagerrak

**JOURNAL DE
LA GUERRE**
MOIS DE JUIN 1916

chèques, traites et billets de banque ainsi que les autres moyens de transactions financières doivent être de même considérés comme marchandises. Par contre, les correspondances, y compris les connaissements et les avis de mandats-poste, même s'ils ont trait à « l'importation ou à l'exportation », sauf le cas où ils sont transportés sur le même navire que la marchandise à laquelle ils se rapportent, doivent être considérés comme « correspondance loyale », d'après l'avis du Gouvernement américain, et jouir du droit de libre passage.

En raison des procédés inadmissibles des autorités anglaises et françaises, consistant à retenir les envois postaux entre les États-Unis et d'autres pays neutres ainsi qu'entre les États-Unis et les ennemis de l'Angleterre, le Gouvernement des États-Unis ne saurait tolérer les torts que ces procédés ont causé et continuent à causer à des citoyens américains. Accepter sans protestation une pareille illégalité dans la manière d'agir, serait ouvrir toute grande la porte à des violations répétées du droit international par les Puissances belligérantes sous l'invocation de la nécessité militaire, en ne reconnaissant d'autre juge que l'auteur de la violation lui-même. Un État neutre, la chose est claire, ne saurait admettre la réglementation de ses droits en mer par des belligérants, ni laisser à l'arbitraire des Gouvernements des États belligérants l'exercice de ces droits d'après le caprice de leur bon plaisir. Les droits des neutres sont aussi certains que ceux des belligérants et doivent être scrupuleusement observés.

En considération du droit des gens et des droits des neutres, si souvent proclamés par les Gouvernements anglais et français et dont ils ont si violemment stigmatisé la transgression par leurs ennemis dans la guerre actuelle, le Gouvernement des États-Unis attend des Gouvernements anglais et français l'abandon des procédés pratiqués en ce moment dans le traitement des envois postaux à destination des États-Unis ou de provenance américaine, et l'adoption par les belligérants, dans l'exercice de leurs droits, des principes admis pour le passage des correspondances, et des procédés reconnus à cet égard par tous les peuples. Seuls, un changement radical dans la conduite actuelle de l'Angleterre et de la France, et le rétablissement complet de nos droits comme État neutre, pourront donner satisfaction au Gouvernement des États-Unis.

Signé : *Robert Lansing.*

L'éloquence des chiffres.

I. Pertes de la quadruple entente en prisonniers et en matériel de guerre pendant le mois de mai 1916.

a. Sur terre.

Prisonniers et matériel de guerre enlevés aux Français devant Verdun pendant le mois de mai :

608

188 officiers,
8.741 hommes de troupe,
14 canons,
85 mitrailleuses et lance-mines.

Total des prisonniers et du matériel de guerre enlevés aux Français devant Verdun jusqu'au 31 mai 1916 :

941 officiers,
48.533 hommes de troupe,
207 canons,
376 mitrailleuses.

Les petits mouvements offensifs des Anglais pendant le mois de mai ont fait tomber aux mains des Allemands :

13 officiers,
496 hommes de troupe,
18 mitrailleuses.

Sur le front oriental de la guerre, où a régné pendant le mois de mai un calme relatif, les Russes ont perdu :

3 officiers,
602 hommes de troupe,
6 mitrailleuses.

La marche offensive des troupes autrichiennes dans le Tyrol méridional et au-delà des forts et ouvrages fortifiés de la frontière italienne entre Arsiero et Asiago vers la plaine de la Vénétie, a fait tomber aux mains des vainqueurs un nombre de prisonniers italiens et un matériel de guerre en rapport avec l'étendue du succès.

Jusqu'au 31 mai, les Italiens avaient perdu :

709 officiers,
30.594 hommes de troupe,
313 canons,
170 mitrailleuses et lance-mines.

A ce chiffre s'ajoute celui des autres parties du front :

12 officiers,
500 hommes de troupe,
2 mitrailleuses.

Soit pour le théâtre de la guerre en Italie un total de :

721 officiers,
31.094 hommes de troupe,
313 canons,
172 mitrailleuses et lance-mines.

La quadruple entente a donc perdu sur terre, en prisonniers et en matériel de guerre, rien que pendant le mois de mai :

925 officiers,
40.533 hommes de troupe,
327 canons,
281 mitrailleuses et lance-mines.

F

609

5

en guerre pour détruire dans le monde entier la plaie du militarisme, recourt chez elle aux pires excès de ce militarisme maudit! Est-il plus cruelle moquerie du sort? Vingt mois de guerre ont suffi pour désabuser entièrement les âmes naïves, encore persuadées du désintéressement de l'Angleterre dans le cas de la Belgique. Comment s'exprimer en termes plus concluants que ceux du député Gimell à la Chambre des Communes, le 18 mai? « Vous voudriez », a-t-il dit, « que nos jeunes gens se souvissent toujours des cruautés allemandes; ils préfèrent se souvenir des cruautés anglaises dans notre pays. Vous voudriez qu'ils n'oubliaient jamais la Belgique; eux préfèrent penser à l'Irlande! »

L'Alimentation du peuple allemand assurée.

II.

La publication des chiffres de la récolte et des approvisionnements actuels a naturellement une importance immédiate pour la courte période qui nous sépare encore de la prochaine moisson. Après l'écoulement de cette période, pendant laquelle il nous faut « vivre de nos restes », une nouvelle abondance régnera. Nous n'en connaissons pas encore l'étendue et nous ne possédons aucun moyen d'en influencer les résultats essentiels. Ses éléments les plus indispensables, les blés et les fourrages, le foin, la paille et les fruits des champs cultivés sont bien établis par la superficie même des espaces ensemencés, mais leur récolte dépend des caprices de la nature, surtout de ceux de l'état atmosphérique, et échappe par conséquent à toute puissance humaine. Ce serait folie que d'attendre de la nouvelle organisation centrale une augmentation sensible des subsistances à notre disposition pendant l'année de récolte à venir. En dehors de la température, la production et l'approvisionnement dépendent encore d'une foule d'autres circonstances, comme par exemple de l'importation, de la quantité de bras disponibles et des facteurs productifs (fourrages, engrais, bêtes de trait, etc.). Les moyens coercitifs n'ont en pareil cas qu'un effet très restreint. L'idée de vouloir régler la production agricole par une culture forcée, ainsi qu'il est arrivé ça et là pour la production industrielle, est assurément fort alléchante en théorie, mais inexécutable pratiquement — pour des raisons de technique et d'organisation — vu les millions d'exploitations agricoles allemandes. Tout au plus est-il possible d'exiger l'ensemencement de quelques faibles superficies pour des produits plus spécialement nécessaires (huile, substances fibreuses), en tant que les besoins en céréales n'en peuvent subir de préjudice.

Néanmoins, des efforts efficaces sont possibles à cet égard pour certains détails de production, et deviendront une réalité. La tâche consiste à faciliter par tous les moyens possibles la production désirée. Pour cela, il faut savoir concilier un large emploi des

permissionnaires militaires avec les besoins du service, pourvoir de conseils et d'instructions les agriculteurs et les femmes restées à la tête d'exploitations agricoles, écarter les difficultés de transport de toutes sortes, répartir les rares moyens de production encore disponibles, non-seulement d'une manière égale, mais surtout entre ceux dont il est permis d'en espérer l'usage le plus judicieux. A cet égard par exemple, on a conçu la pensée de faciliter dans une plus large mesure qu'auparavant aux petits agriculteurs leur participation à l'engraissement du bétail, en leur procurant des moyens de nourriture à un prix modéré, au-dessous du prix coûtant, à la condition de fournir le bétail aux prix établis. L'Empire et les Etats confédérés ont déjà déployé sur ce terrain une dévorante activité. Mais l'Office d'alimentation en temps de guerre, qui tient maintenant tous les fils entre ses mains, peut intervenir d'une manière plus rapide, plus uniforme et aussi plus efficace.

A côté de l'encouragement à la production, la répartition et l'approvisionnement jouent le second rôle important dans toute la question. Là aussi il importe de se garder de l'idée purement théorique qui consiste à juger possible une répartition mathématiquement exacte en quelque sorte des provisions existantes, sur toutes les régions, sur tous les marchés, sur tous les ménages en Allemagne. Ni les hommes, ni les provisions ne représentent des figures d'échecs qu'on peut avancer ou reculer à loisir. L'alimentation indépendante de la population rurale, surtout chez les petits et les moyens cultivateurs, qui forment la majorité des propriétaires du sol allemand, est liée si étroitement à leurs conditions de vie économique, à leurs habitudes, que vouloir en attaquer les fondements serait une tentative sans succès et conduirait fatalement à des résultats infiniment plus préjudiciables au bien de la subsistance générale que le gain en provisions susceptible d'en être le fruit. On a une tendance assez générale en ce moment à surfaire la valeur réelle de la production forcée, et à déprécier la nécessité et l'importance de la production volontaire. La production forcée, suppose un pouvoir ordonnateur et un contrôle autorisés à intervenir sans cesse, et intervenant en réalité. Est-il quelqu'un capable de croire sérieusement qu'il soit possible, surtout actuellement pendant la guerre, où tout le personnel de nos fonctionnaires a subi une diminution sensible, de soumettre à une pareille contrainte la production des moyens d'alimentation, alors que les producteurs se chiffrent par millions, depuis le grand propriétaire jusqu'au plus modeste cultivateur possesseur d'un champ ou d'une étable?

Il est permis d'attendre quelque résultat d'une énergique intervention dans le domaine des subsistances encore entre les mains de spéculateurs et accumulés pour la vente, (comme par exemple le dénombrement général ordonné de la quantité de viande, mesure dont l'extension est en cause) de même que de la restriction du transport entre certaines parties de l'Empire et du pays. Mais la mesure la plus importante consiste à écarter les embarras de

l'approvisionnement à son échelle la plus basse, c'est-à-dire dans les achats de vivres par les consommateurs eux-mêmes. La base réside ici bien entendu dans une répartition aussi large et aussi continue que possible des approvisionnements aux centres de consommation. Pour les aliments les plus indispensables, cette répartition est confiée dès maintenant aux mains de bureaux centraux distribués dans tout l'Empire; leur fonctionnement, qui ne nécessite aucune modification fondamentale, a été immédiatement soumis au contrôle de l'Office d'alimentation en temps de guerre. Mais la répartition des quantités totales ne résout pas le problème des centres de consommation. La répartition secondaire aux consommateurs eux-mêmes a justement donné lieu à de nombreux mécomptes et à maintes interruptions. Une organisation convenable peut supprimer le mal. Un des moyens les plus efficaces consiste à fournir des repas tout préparés aux consommateurs, auxquels cette mesure apporte un soulagement, en les dispensant du souci d'acheter leurs provisions et de préparer leur nourriture. Ainsi disparaissent tous les froissements depuis les lieux de répartition locaux jusqu'à la cuisine de chaque ménage. Il est en effet possible par là d'adapter la composition des repas aux ressources existantes, et de réaliser de la sorte un système d'alimentation rationnel, plus complet que précédemment. Finalement, on peut ainsi atténuer l'effet de l'encherissement, et fournir une nourriture substantielle à un prix modique, chose difficile à obtenir dans un ménage. L'Office d'alimentation pendant la guerre facilitera aux municipalités, principalement dans les centres industriels, l'alimentation en masse, déjà pratiquée avec grand succès dans quelques villes, et qu'il s'agit d'organiser sur une base aussi large que possible.

III.

L'ordonnance sur la simplification des aliments, édictée par le Conseil fédéral le 31 mai dernier, exercera un effet très sensible et apparent — plus sensible et plus apparent même qu'il ne répond en réalité à l'importance de cette mesure — sur toute la vie extérieure, principalement sur le mouvement journalier, qui frappe davantage le voyageur visitant nos villes que l'indigène habitué à ce mouvement. Sans aucun doute, la presse étrangère ne tardera pas à nous servir des récits de soi-disant « neutres », exhalant des plaintes emphatiques sur l'impossibilité absolue de trouver dans les hôtels et les restaurants allemands une nourriture convenable et même suffisante. Ces récits arriveront juste à point pour la plus grande joie des politiciens du système de famine, et ils se hâteront de les propager à leur profonde satisfaction, à un moment où dans les bons hôtels et restaurants d'Allemagne, à part bien entendu l'élévation des prix, (aussi sensible du reste à Copenhague et à Stockholm, sans parler de Londres, de Paris et de Rome) on s'aperçoit à peine de la guerre. De pareilles altérations de la vérité nous font simplement hausser les épaules. L'étranger qui voyage

en Allemagne ne mourra pas plus de faim qu'il n'y mourait auparavant, et n'aura pas même besoin de renoncer à ses exigences gastronomiques. L'ordonnance qui simplifie la disposition de la carte du menu vise uniquement à amoindrir la distance entre la profusion et la variété des aliments existant sur la table de certains restaurants, et leur restriction obligée sur celle des particuliers. L'ordonnance a surtout pour but de faire disparaître la pénible impression que toute exhibition de bonne chère dans les restaurants ne peut manquer de produire en ce moment sur la partie de la population peu favorisée des biens de la fortune. On s'est plaint, non sans raison, que les hôtes habituels des restaurants, le gousset suffisamment garni, pouvaient se mettre en réalité presque complètement à l'abri des restrictions dont la pénurie d'un grand nombre d'aliments frappe les ménages. Les particuliers à leur aise eux-mêmes, qui tiennent maison, étaient beaucoup plus mal partagés sous ce rapport que ceux fréquentant sans aucun souci les restaurants, car indépendamment des prix, l'achat de vivres en plus petites quantités présentait déjà des difficultés parfois insurmontables. Les restaurants, grâce à leurs achats en masse, évitaient ces embarras en traitant avec des fournisseurs constants et réguliers; ils y étaient parvenus même dans des conditions souvent étonnantes et avec un succès vraiment digne d'éloge, au point de faire presque oublier à leurs hôtes la pénurie de ce temps de guerre. Ce tour de force commercial n'étant pas favorable à l'intérêt général, il importait de lui mettre un frein. La restriction ordonnée concerne d'abord le choix, et aussi — chose plus importante — le nombre des plats à servir à un hôte au cours d'un seul et même repas. De cette manière, l'augmentation même assez grande de la quantité d'un même plat n'offrant qu'un attrait secondaire aux consommateurs, ceux-ci deviennent plus rares dans les restaurants, ce qui ne peut que profiter au reste de la population en raison de l'économie ainsi réalisée.

L'ordonnance sur la composition de la carte du menu — exactement comme il est prescrit d'autre part pour l'organisation de repas en commun — se caractérise par l'uniformité du mode de nourriture. C'est la conséquence obligée des conditions spéciales du temps de guerre. Toutefois, rien ne nécessite de pousser la chose à l'extrême, et telle n'est point en effet l'intention. De même que les repas en commun sont laissés à la libre disposition de chacun, sans qu'il existe en ceci la moindre contrainte, de même l'ordonnance sur la carte du menu accorde une large latitude dans l'arrangement culinaire. Les habitudes existantes et les besoins de l'alimentation des étrangers en voyage se trouvent de la sorte suffisamment respectés, et rien n'empêche même le luxe d'un certain raffinement de nourriture, bien que dans des proportions plus modestes. Mais si notre situation venait à exiger une réglementation absolument uniforme, un système d'alimentation semblable à l'ordinaire du soldat, nous ne reculerions pas certes devant cette nécessité. Grâce à Dieu, nous n'en sommes pas encore là.

L'effet de l'ordonnance sur la carte du menu est confirmé et reçoit une sanction notable par le fait que le rationnement de la viande, adopté jusqu'ici dans quelques parties de l'Empire seulement, surtout dans l'Allemagne du Sud, se généralise rapidement. Les communes de la banlieue de Berlin sont sur le point d'introduire la carte de viande pour régler l'achat et l'usage de cet aliment dans les ménages et dans les restaurants. Pour l'usage de la viande au restaurant, les mêmes cartes sont valables dans Berlin et dans toute sa banlieue, de manière à assurer l'unité et la concordance du mouvement de vie habituel. Quant aux particuliers, on a assez généralement adopté le système de la « clientèle fixe », afin de supprimer ainsi — en admettant une organisation convenable — les attroupements devant les magasins, cause d'une perte inutile de temps et de travail. Il est permis de compter ici sur la coopération et d'espérer dans la discipline du public, toutes deux nécessaires au bon fonctionnement de la nouvelle mesure. L'une et l'autre, très certainement, ne feront pas défaut.

Mais pendant les semaines qui vont suivre — et l'on ne saurait le répéter avec trop d'insistance — il ne faut pas songer à de très fortes rations de viande. Nos ressources en bétail sont assurément satisfaisantes dans l'ensemble, seulement les animaux de boucherie sont pour le moment en très petit nombre. C'est un devoir patriotique d'éclairer à cet égard les gens peu au courant des conditions actuelles afin de leur exposer la nécessité de restreindre pendant quelque temps encore jusqu'au renoncement leur consommation de viande. Toute tentative pour vouloir augmenter actuellement les abatages uniquement en vue de suffire à la consommation, doit être repoussée avec la plus grande énergie. Nous ne devons pas attaquer notre capital de bétail, ni toucher aux vaches à lait, aux animaux d'élevage et aux bêtes de travail, pas plus qu'aux jeunes animaux encore maigres, auxquels l'automne et l'hiver permettront d'atteindre leur complet développement. Ce que nous abattrions de trop en ce moment, nous ferait défaut en automne, nous manquerait plus tard encore. Un prélèvement trop fort sur une partie de notre bétail compromettrait non-seulement notre alimentation future en viande, mais ferait encore courir des risques graves aux produits de notre sol. Force nous est donc pour quelque temps d'organiser notre système de nourriture de manière à y faire jouer à la viande un rôle tout à fait secondaire. Rien de plus facile d'ailleurs, et le sacrifice, à tout prendre, n'est pas aussi terrible qu'il en a l'air. L'été arrive avec son cortège d'abondantes ressources alimentaires; les dispositions en vue d'organiser leur utilisation et leur répartition égale ont été déjà prises en partie ou sont actuellement en train.

IV.

La liste des objets de nécessité dont l'usage est « rationné » vient de s'augmenter cette semaine d'un chapitre nouveau: celui des effets d'habillement. Ce groupe ainsi inauguré a une importance

extraordinaire. La restriction introduite ne s'effectue pas bien entendu d'après le système adopté pour les objets d'usage journalier, c'est-à-dire d'après une formule uniforme, fixant des quantités déterminées pour des époques déterminées. Une « carte d'habits » sur le modèle de la carte de pain ou de viande serait un absurde. Comment établir ou limiter d'avance en effet les besoins réels de chacun en matière de vêtement pour un certain nombre de semaines et de mois? L'autorisation de se vêtir à sa guise doit être absolument individuelle selon les nécessités de chacun; quiconque désire obtenir cette autorisation doit exposer ses besoins. Mais la déclaration ainsi exigée n'implique nullement bien entendu un inventaire officiel général des armoires à habits ou à linge. On évitera dans la mesure du possible toute vexation inutile du public. La difficulté du contrôle des besoins n'existera en quelque sorte que pour les premières déclarations. Plus tard, les fonctionnaires chargés de la distribution des autorisations auront entre les mains un moyen de contrôle tout naturel, car ils seront obligés de tenir des listes où sera inscrite chaque autorisation donnée. Quiconque se présentera à courts intervalles pour demander les mêmes effets, devra compter sur un refus, à moins de pouvoir légitimer par des raisons préemptoires la nécessité d'un renouvellement aussi prompt de sa garde-robe. Par contre, celui qui saura maintenir ses demandes dans les limites normales de temps et de quantité justifiant sa demande, ne rencontrera vraisemblablement ni obstacles ni difficultés.

Deux motifs plaident en faveur de la nécessité de restreindre l'usage des effets d'habillement: le premier est la pénurie de matières premières textiles, qui a déjà déterminé des mesures assez radicales — confiscation, restrictions et défenses — dans la fabrication. Notre industrie textile est fortement dépendante des matières premières importées de l'étranger et par conséquent supprimées à l'heure actuelle. Nous ne pouvons donc compter que sur des ressources limitées. Celles-ci suffiront pour une durée de la guerre encore longue, mais — et c'est ici le second motif qui légitime la mesure restrictive — elles doivent encore pouvoir couvrir la demande pendant un certain temps après la fin du conflit. Quand nos soldats reviendront de campagne, il faudra des habits civils en quantités considérables. Or, ce besoin sera immédiat et sans retard possible dans une certaine mesure. Les hommes de retour dans leurs foyers ne pourront pas attendre jusqu'à l'importation des nouvelles matières premières nécessaires à la confection d'effets d'habillement. Il importe en tous cas de s'assurer une réserve suffisante pour parer aux besoins les plus pressants des soldats dans les premiers moments qui suivent la démobilisation.

D'ailleurs, pour ne pas nous écarter de notre sujet, c'est-à-dire des mesures de restriction, hâtons-nous de dire que certains effets d'habillement échapperont à l'autorisation obligatoire. Nous n'avons aucune raison de régler l'usage des articles de luxe dans l'habillement ni d'en limiter le nombre. Quand il n'y en aura plus, ceux

qui les recherchent devront forcément y renoncer; rien ne touche en ceci l'intérêt commun. Mais aussi longtemps qu'ils existent, leur usage autorisé sans limite constitue un facteur important de notre prospérité économique du temps de guerre. Les classes aisées se détournent ainsi des objets véritablement d'usage commun, ce qui économise la consommation de ces derniers. Les personnes en situation de s'offrir un costume d'un prix élevé dans un magasin, n'éprouveront nul besoin de recourir aux autorités pour obtenir l'autorisation d'acheter des vêtements bon marché. En introduisant la même obligation pour l'achat des articles de luxe, on n'aurait pas au même degré la certitude que certaines gens ne préféreraient pas ceux du plus bas prix. Donc, loin d'être une faveur accordée aux riches, la libre vente des articles chers est au contraire une garantie donnée à la satisfaction du besoin des masses, auxquelles l'article de luxe ne peut être d'aucune utilité, d'abord en raison de son prix, puis à cause de sa quantité relativement restreinte.

La nouvelle ordonnance sur les effets d'habillement a non-seulement en vue l'intérêt de la prolongation indispensable des ressources et de leur emploi, mais encore celui du commerce. Le bureau impérial chargé de l'application de la mesure n'a point l'intention de centraliser au-delà du nécessaire, ni d'ériger pour lui-même un monopole, mais il veut maintenir libre et même utiliser les voies ordinaires de circulation entre le producteur et le consommateur des articles. Un règlement des prix sera bien il est vrai nécessaire pour la protection du consommateur; mais le commerce en gros et en détail ne sera pas privé pour cela de bénéfices raisonnables.

Parmi les ordonnances édictées la semaine dernière par le Conseil fédéral, il importe de mentionner comme très importantes au point de vue de l'économie politique celles qui protègent les débiteurs propriétaires d'immeubles et les soldats actuellement devant l'ennemi contre les agissements de leurs créanciers, agissements capables de compromettre leur équilibre économique au retour de la campagne ou même de mettre en danger leurs moyens d'existence. Les ordonnances en question sont de nature purement juridique; elles laissent la porte ouverte à la question de l'assistance, publique ou privée, dont l'organisation marcherait de pair avec elles. Dans ces deux ordonnances, il s'agit des délais légaux, partiels et individuels, dont l'idée fondamentale a donné d'excellents résultats; elle consiste à soumettre à la compétence d'une autorité aussi impartiale que possible, désintéressée et en même temps effective, c'est-à-dire aux tribunaux, le soin d'apprécier les avantages et les inconvénients de l'exécution des engagements pris entre débiteurs, et créanciers, et d'ordonner ou d'ajourner cette exécution d'après des principes conciliants. Les nouvelles prescriptions donnent au juge des pouvoirs étendus pour agir dans l'intérêt du créancier, pour le protéger contre toute tracasserie inopportune et vexatoire, pour lui faciliter la reprise progressive de ses relations en raison des conditions particulièrement

difficiles de la guerre. Naturellement, les intérêts pressants du créancier, nécessaires à sa prospérité économique, n'en demeurent pas moins sauvegardés quand même. Une innovation toute de circonstance est la protection donnée au soldat de retour dans ses foyers, au ci-devant combattant, selon la propre expression des ordonnances. Dans un grand nombre de cas, le soldat obligé de rester à l'armée et d'y accomplir un service quelconque, s'est vu privé par là de ses moyens d'existence; pendant ce temps, des obligations courantes, les besoins journaliers de sa famille, ont fait naître envers lui des revendications qui surgiront peut-être à l'improviste lors de sa rentrée dans ses foyers, alors justement qu'il s'agira en premier lieu pour lui de se créer une nouvelle existence économique. Puis à ce fardeau, des dettes anciennes viendront encore s'ajouter d'un côté ou de l'autre. Comment fera-t-il pour ne pas succomber, si rien ne lui facilite une libération lente, progressive, de ses obligations? C'est cette œuvre libératrice dont la nouvelle ordonnance assure la réalisation.

LA MARMITE

GAZETTE DU FRONT

Publiée par les herbivores à l'usage
des tranchées de France

10

Paraissant irrégulièrement jusqu'à
LA VICTOIRE

NUMÉRIQUE N° 1

Sélimine Palla. — E. PERRAZZI
Commissaire des Douanes.
du Jura des Jagers. — A. ARON
Les Pains. — G. PERRAZZI
Aire Tranchées. — J. R.
Coup de Front. — E. PERRAZZI
de Lorraine. — J. R.
Ame. (Portrait d'officier).
Le Front. — J. R.
L'Unité. — G. PERRAZZI
Paris. — G. PERRAZZI
Cook. — E. PERRAZZI
E. PERRAZZI. — Le Maître de
du Camp. — G. PERRAZZI.

mes chers camarades. Tu parles
d'être barbaque. En très jolies. Et
le goût? Quel est l'aspect de votre
pâté à côté de celui-ci.

Soit dit en passant, les conversations de l'air
libre sont celles que nous faisons. Ce
sont deux boîtes qui se balancent et
se font équilibre. Sans la souppe, on
se déstabiliserait, mais avec souppe,
sans les soupes, on s'équilibrerait
pour le coup. Elles sont les deux gâ-
tes de la guerre. Bien manger et bien
s'occuper, mais les deux parties de
notre vie. Mais les conversations sont es-
sentiels. Elles sont les deux parties
de notre vie. Elles sont les deux parties
de notre vie.

COMMUNIQUÉS DES « CUISTOTS »

COMMUNIQUÉS DES « CUISTOTS »

On demande si quatre hommes pla-
cés en carré constituent une colonne
par deux ou une ligne sur deux
rangs.

On demande au Blockhaus 18 une
jeune fille pour faire les courses. —
Maison tranquille. Pas d'enfants ni
de piano.

On a trouvé 3 casques boches :
prière à leurs propriétaires de venir
les réclamer à la sape numéro 2.

A vendre 7 ou 8 poux sélectionnés
pour la reproduction. S'adresser au
Poste de Secours (médicaments pour
l'usage externe).

Extrait de la théorie : *Pas gymnas-
tique* : le poing à hauteur des han-
ches et fermé. » On demande ce que
c'est qu'un poing ouvert.

IL A ETE PERDU une belle
occasion de rester tranquille. Prière
à celui qui la retrouvera de la ren-
voyer à Guillaume II, empereur d'Al-
lemagne à titre temporaire.

On annonce qu'un cuisot de la 5^e
a été blessé à la main dans un boyau
du front.

Pendant le défilé, les cuisines rou-
lantes ont fumé et n'ont pas marché
au pas cadencé. Des punitions se-
ront prononcées contre les caporaux
d'ordinaire. (*Décision des idées de
Janvier.*)

En prévision d'un départ pour Sa-
lonique, et le Gouvernement man-
quant de ceintures de sauvetage, il
sera distribué à chaque escouade un
exemplaire de l'Hymne *Plus près de
toi, mon Dieu*, chanté lors du naufra-
ge du *Titanic*. Cet Hymne sera en-
tonné en chœur sur le pont du trans-
port par les Compagnies rassemblées
en ligne de demi-section par deux,
à 30 pas, en cas de torpillage par un
sous-marin ennemi.

1 / La "Gazette de Verdun, journal de pays occupés" paraît à Charleville 4 fois par semaine, ~~par~~ rédigé par les allemands. Exemple: 17th Dec 1914 160000 ex. Elle publie des nouvelles de la guerre (comme sur tout le front), des communiqués allemands français ou anglais; des événements de notre front, seuls les plus importants, sont signalés, des nouvelles de politique intérieure française, avec des extraits de journaux français, on voit pour ainsi dire acharnement le journal et journalistes patriotes, ~~et~~ lutant avec complaisance tous articles insistant sur la dimension politique ou stratégique, sur les embuscades, la note qui se fait à Paris, publiés souvent inexactement et par omission par certains journaux loc. l'étranger, et, à plus fortes raisons, des articles "réflectifs" de

2 / ~~l'indignation~~ Bouquet rouge "1/2 sur journaux évitant les fanfaronades et le bluff si cher de la famille bouvardienne" (G. de A. 23 avr 1916) (prose dans le sens) est cette épithète ^{prose dans le sens} Patriotique qui sert le + souvent à la Gazette pour désigner les journaux de Paris restés fidèles à l'intérieur du pays, ce que la même Gazette (20th Dec 1914) appelle avec leurs lecteurs par des "bons quotidiens de laine". (rubriques) D'entre ~~autres~~ ^{autres} publiés des listes de prisonniers français ^(intéressés) en Alsace-Lorraine, des nouvelles de villes et villages de pays envahis, sur la rubrique "victimes de leurs patriotes" des listes de noms de personnes civiles françaises, de blessés tués ou blessés à l'arrière du front allemand par le feu de l'artillerie - de alliés ou par les bombes de leurs patriotes aviateurs, et sur elle "le miroir de la presse française" une note d'éphéméride faite de coupures de journaux français pour "remettre

~~W. H. ...~~ sur les gens à nos lettres, au jour le jour, les nouvelles et les appréciations politiques il y a l'an par le grand press journalisme et ce l'on retrouve, fâcheusement séparés les aspects du moment, les faits, nouvelles et les appréciations inexactes représentant les choses, c'est à 1/2 nous faire, de romans, prêts à se révolter et appréciant avec stupéfaction les événements militaires et diplomatiques, qui ont nié malheureusement aucune ^{jeune à 21 octobre} ^{de la part antipress} ^{information} dans cette presse. [légereté de nos press]

Des articles ~~annoncent~~ ^{annoncent} précédés de l'artifice ment: "un tel ou français", ou "un tel ou français de territoire occupé" = pour être tendent à exister la diffusion de français 10/ l'ordre les gens venant qui amène entraîné le pays par cette guerre pour obéir aux injonctions de l'Angleterre de l'Allemagne d'Etouffer l'Allemagne et son ^{expansion} ~~expansion~~ étonnante et ainsi peut-être responsable de cette guerre

avec les ambitions russes; 20/ l'Angleterre, l'ennemi héréditaire de la France, et qui cause la France d'apporter le principal effort de la guerre tandis qu'elle ménage ses forces pour tenir la France à sa disposition après la guerre;

révisant la responsabilité de la guerre sur l'Entente: "l'importance de la histoire reconnaitre que les allemands et leurs alliés ne l'ont pas voulu. Angliens ont fait tout leur possible pour l'éviter (S. 2 A. 21 oct. 16);

représentent les allemands ^{avec les alliés} ^{principaux la} en pays ennemi "dans leurs rapports français" non pas en ennemi mais en amis" (Extrait illustré de la S. 2 A. n° du 16/17) ad tout ce "que les allemands sont de bons les gens qui font leur devoir pour sauver leur pays ... mais qui sont de là ... laissant la population bien tranquille et, qui mieux est, ne manquent jamais de faire tout leur possible pour améliorer la situation actuelle"

14 articles traitant du chapitre 2 prisonniers
insistent sur le "traitement international et humain
au profit de gens qui ont à subir les prisonniers
allemands internés en France" (29 Jan. 17)

Montent que "les prisonniers allemands [en France]
se heurtent à l'attitude laïenne et antoisiste
surtout de la population française par les excitations
d'ennemis sans scrupules"

Tandis qu'en Allemagne la vie de prisonniers
est d'ennemi Voyez en plus 306 tableau

4 A l'approche de la belle saison, un grand
nombre de soldats français sont employés
chez des fermiers aux travaux des champs.
Ils sont convenablement logés, soit
dans des granges, soit dans une maison
du village spécialement aménagée
pour eux ... En dehors du travail ils
jouissent d'une assez grande liberté.
Ils peuvent se promener dans le village
et même aux alentours. Le prisonnier
prend presque toujours ses repas à
la même table que le cultivateur et
sa famille. J'ai eu plusieurs fois l'occa-
sion d'observer nos compatriotes. Tous
ceux que j'ai vus paraissent en excellen-
te santé. Leur mine est claire et il

Il y a sur leur figure comme l'épanouissement de gens satisfaits de leur sort ... Et de fait, cette vie en plein air sous le grand soleil, dans le calme des champs, cette vie de famille a eu comme effet salutaire de donner à nos compatriotes une mine de santé débordante. Je sais certains familles où le ou les prisonniers jouissent d'un traitement de faveur, sont traités comme "l'enfant de la maison".

Le mensonge ne coûte pas cher à Allemagne. En manière de gelusion d'ambon qui signe "un français" ta mine ou un autre par "si flexion" en opposition avec "un qui en France" depuis 25 ans prêchant la sainte arange, violente, aidée :

Nécessaire

Le peuple allemand, confiant dans sa force, ne s'abaisse pas à ramasser les armes de la haine et de la calomnie. Pour lui ce n'est pas un manque de patriotisme que de vouloir loyalement rendre justice aux qualités de l'adversaire et le traiter, captif et sans défense, avec un geste qui ne manque ni de courtoisie ni de générosité.

Une nation qui porte à un si haut degré le respect que l'on doit à un soldat qui a accompli le plus noble devoir envers la patrie; un peuple qui, à la calomnie immonde et aux énumérations insensées, aux railleries et aux menaces dont se vult délecter, l'abreuve depuis passé 2 ans, répond par 23 paroles de sagesse et de modération, un tel peuple n'offre-t-il pas au monde, dans la grande tourmente de passion déchaînée, un rare exemple de grandeur et de noblesse et de force ?

(G. Z. A. 19 sept. 16)

Les journaux du front sont au nombre de 43

Les journaux du front sont plus nombreux que nous ne l'avons dit. La Bibliothèque nationale, qui les collectionne précieusement, en connaissait 27 ; voici que l'*Argus de la Presse*, qui en a fait un relevé complet, nous fait savoir qu'ils sont au nombre de 43. Ce sont :

A mon Sac, l'Autobus, le Boyau, organe du 115^e, le Canard poilu, la Chéchia, le Cri de guerre, organe de la 103^e brigade d'infanterie, le Cri de Vaux, le Diable au Cor, de la 3^e brigade de chasseurs alpins, l'Echo de l'Argonne, l'Echo des Boyaux, l'Echo du dix-septième territorial, l'Echo des Gourbis, l'Echo des Guitounes, du 144^e, l'Echo des Marmites, du 309^e, l'Echo... Rit... Dort, l'Echo du Ravin, journal du secteur 16, l'Echo des Tranchées, du 18^e territorial, directeur M. Paul Reboux, l'Echo des Tranchées britanniques, la Gerbe, la Gazette des Tranchées, la Girouette de Montmartre, le Hareng verni, les Imberbes, le Journal des Poilus, le Journal de route, le Lapin à plumes, Marmite, du 267^e, le Marcheur du 88^e, le Petit Boyau, le Petit Echo du 43 territorial, le Poilu, journal des tranchées de Champagne, le Poilu, organe du 203^e, le Poilu enchaîné, le Poilu grognard, la Rascasse territoriale, le Rigolboche, le Son du Cor, le Sourire de l'Argonne, le Torpilleur, du 70^e territorial, le Tourneboche, le Troglodyte, la Voix du 75, la Woëvre joyeuse.

L'*Argus* demande à tous ses confrères du front de l'inscrire pour un abonnement et se charge d'être leur correspondant parisien.

Entretien des cimetières

Entretien de l'entretien

Je ne me rappelle rien de cela. Je pense que c'est qu'on s'occupait d'abord de y élève aux revenus du cimetière.

Mannheim : Mont aux morts de 70 sur lequel le comité de l'entretien des tombes fit faire 1 plaque.

Il y a le comité fait passer sur la tombe de chaque prisonnier enterré les 4 axes de bois portant 1 petite plaque de marbre avec inscription. Frais couverts par les souscriptions spéciales.

Dans beaucoup de cimetières de camps de morts collectifs ont été élevés à la mémoire des prisonniers morts, ont eu l'entretien des tombes individuellement.

Les allemands ont les fêtes de ces morts. Dans les journaux de propagande sous une forme de prisonniers les photographies de ces morts jouent le même rôle que les photos de héros et héros.

Mont de Limburg. Revis de Baequembourg collaboration de sculpteur autrichien au projet du mont :

Le 20 mars travailler au dit mont. 1 officier allemand vint le visiter dans la baraque que lui servait d'atelier, cause avec lui, s'intéressa au projet et, c'est au cours de la conversation l'allusion avait été faite au moment d'éclairage de l'atelier, promet que la Kommandantur fera faire toutes les améliorations possibles et cause le sculpteur charmé de la bienveillance et qu'il emmena l'artiste à son atelier. Les choses furent faites les il avait été promis. Des ombres venant que son salaire de prêt à la dépense aménagerait la baraque en un atelier délaissé selon les désirs du sculpteur, qui en échange assurait la garantie de l'administration allemande. Mais il fut dit en rabattu : Le note lui fut présentée, elle était en plusieurs courants de marbre.

Enfin l'avis de la commission qui après avoir permis l'érection

d'un acte totale destinée à être vendue en France au profit des ~~Allemands~~ Comité du mont fait entendre en du moins en France. Modifications imposées au mont.

La difficulté augmentant de dépenses et diminue les ressources, la possibilité de faire face aux dépenses nécessaires pour exécuter le mont tel qu'il avait été d'abord projeté. Donc modifications.

Nourriture

Krebs (Engelbart) Die Berechnung der Nahrungsmengen in
Deutschland, Freiburg i. S. 1917.

p. 42-43:

Im Gegensatz zum Untersuchungsdepartement - Gefangenenmahlzeit
Speiseplan August 1918. Als Beispiel einer zureichenden
Gefangenenmahlzeit unter Berücksichtigung der in praktisch
vorhandenen Nahrungsmittel empfohlen.

m = morgens m = Mittags a = abends

Donnerstag
m 5 g Kaffee
10 g Zichorie
25 g Zucker
m 120 g Rindfleisch m Kart.
300 g Kohlrabi (2. Karott.)
750 g Kartoffeln
a 200 g Zusatzbrot
100 g Käse
Montag
m 50 g Maismehl
25 g Zucker
100 g Margarine
m 150 g Klippfisch
750 g Kartoffeln
30 g Sojaöl
30 g Mineraltrink

a 30 g Granen
30 g Sojamehl
10 g Margarine
400 g Kartoffeln

Dienstag

m 30 g Sojamehl
60 g Stärkemehl
10 g Margarine
m 120 g Rindfleisch m Kart.
300 g Weingehölz
750 g Kartoffeln
a 100 g Reis
40 g Zucker
50 g Backobst

Mittwoch

m 8 g Kaffee
10 g Zichorie
25 g Zucker
m 150 g Ackerbohnen
25 g Speck
600 g Kartoffeln
a 600 g Pellkartoffeln
150 g Hering

Donnerstag

m 30 g Sojamehl
60 g Maniokmehl
10 g Margarine
m 120 g Rindfleisch m Kart.
300 g Weisskohl
750 g Kartoffeln
a 30 g Granen
20 g Sojamehl
10 g Margarine
400 g Kartoffeln

Freitag

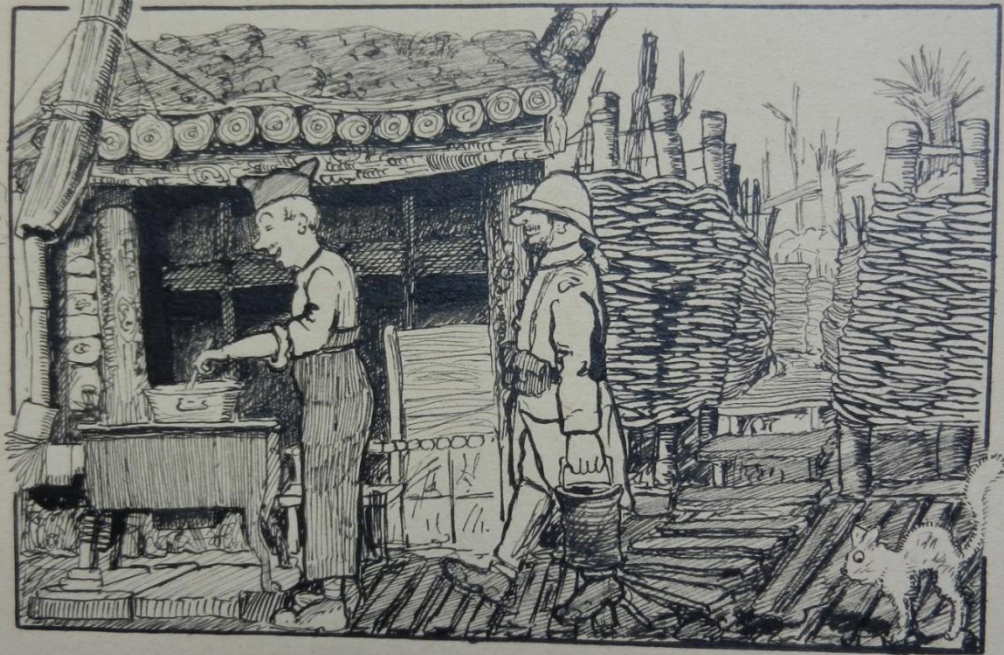
m 30 g Kakao
40 g Zucker
20 g Stärkemehl

m 100 g Salzfish
100 g Fischegen
30 g Sojaöl
50 g Zwiebel
750 g Kartoffeln
a 100 g Margarin
40 g Zucker
300 g fr. Obst (Feldäpfel)

Sonntag

m 30 g Sojamehl
60 g Maniokmehl
10 g Margarine
m 150 g Ackerbohnen
600 g Kartoffeln
25 g Speck
a 500 g Kartoffeln zu Salat
15 g Sojaöl
10 g Zucker
100 g Essig
100 g Blutwurst

Brot je form 300 g.





Stoss Trup

G. J. Ballou
1918

Henry Tobery





Rit post
Alsace
1918



Peculiar incident at H.W. 19
Henry Potbury



Henry Potbury
1915
POISONOUS
CRATE

Cartes postales suisses offertes aux prisonniers libérés, passant par la Suisse (octobre 1917)



Le Mont Cervin

*En souvenir de votre
passage à Genève*

29 Octobre 1917.





Controllgebäude

Postkartenverlag L. Ascher, Zürich No. 869

Bienne
28 Oct 1912

Vive la France!
à tous nos vœux
Bon voyage

Carte postale.

Union postale universelle. — Weltpostverein. — Unione postale universale.

SUISSE. SCHWEIZ. SVIZZERA.

Nur für die Adresse.

Souvenir de
Marguerite Godimond
Bienne

53 rue Effenau



Lausanne, Le Château et la Cathédrale

Journevi de la Suisse
bons de votre retour de
captivité pour rendre
dans votre noble et
chère patrie.

Vive la France
le 29.X.1917.

Au
gentil Soldat
Français

ORDRE DE TRANSPORT
 POUR ISOLÉ ^{ou} SANS BAGAGES ET SANS CHEVAUX.

Modèle A³.

(Feuille de route.)

N° 16883212

Préparé par les Comités d'Evacuation

M. *carpius* *Tournier François*
Médecin Auxiliaire (Nom et situation militaires de l'isolé.)
 Corps *HOPITAL DE VACUATION*
 partant de Service expéditeur *de LYON*
 ou Place de *Lyon*
 Corps *Service de transition du 36^e R.I.A.*
 à destination de Service destinataire *Moulins*
 ou Place de

VISA A LA GARE DE DÉPART.
 Reçu le bon de chemin de fer, modèle A³ portant le même numéro.
 A le 19.....
 Le
 Timbre à date de la gare de départ

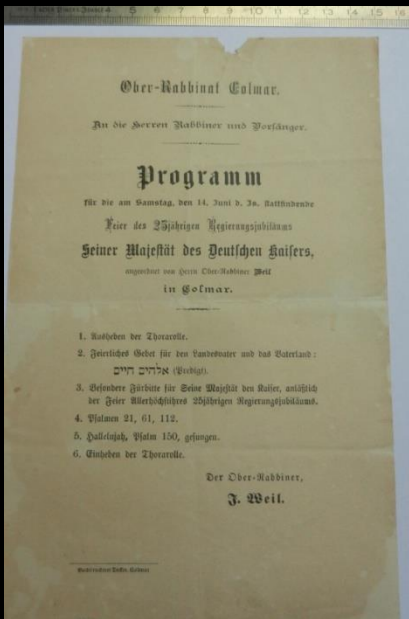
ITINÉRAIRE PAR VOIE FERRÉE
 De *Lyon*
 à *Moulins*
 par

AUTORITÉ QUI ÉTABLIT L'ORDRE DE TRANSPORT.
 Le 19.....
 (Signature)
 Le Médecin *Cavasse*

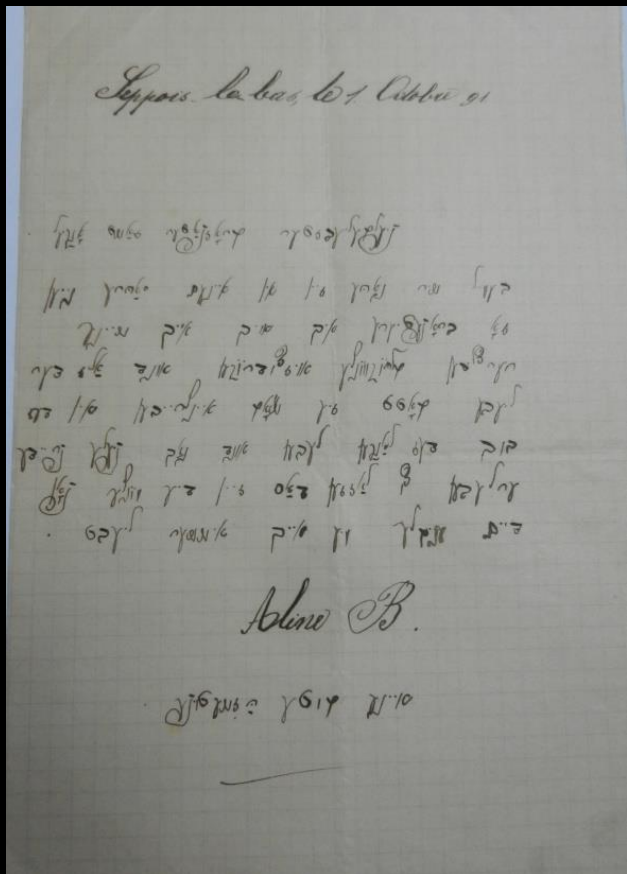
PARTIE A DÉTACHER POUR ÊTRE MISE A L'APPUI DES FEUILLES DE JOURNÉES OU DES REVUES D'OFFICIERS SANS TROUPE.

M. *carpius* *Tournier François*
Médecin Auxiliaire (Nom et situation militaires de l'isolé.)
 le *30 Octobre 1917* (Date du départ.)
 partant de *Lyon*
 pour se rendre à *Moulins*
 Allocations de toute nature perçues au départ. *Non*
 L'autorité qui établit l'ordre de transport, ou le Sous-Intendant militaire
 Charles *Cavasse* Médecin

Le Titulaire,
Cavasse



Documents trouvés sur le front par Grand-père



Adressée par le Grand rabbin de Colmar, J. Weil, aux autres rabbins, une invitation pour les festivités du 25^{ème} anniversaire du règne de l'empereur allemand :

- Sortie des rouleaux de la Thora
- Prière pour le père du pays et la patrie
- Intentions particulières pour l'empereur
- Psaumes
- Hallelujah
- Rentrée des rouleaux de la Thora

Lettre manuscrite datant d'octobre 1891, d'une certaine Aline.

Deutschlands Tod nach dem Krieg!

Ein Warnungsruf von Max Beyer, Dresden-Laubegäß.

Mein Vaterland, bedenke dies,
Umbraust vom Haß der Mächte:
„Der Gott, der Eisen wachsen ließ,
Der wollte keine Knechte“ . . .
Doch Eisen wird in fünfzig Jahr
In Deutschland nicht mehr wachsen,
Im Rheinland nicht, noch an der Saar,
In Schlesien nicht, noch Sachsen!
Schon jetzt, daß seine Esse raucht,
Mußt' Krupp ins Ausland laufen,
Von allem Erz, daß Deutschland braucht,
Mußt' es zwei Fünftel kaufen! . . .
Zweihundertzehn Millionen Mark
Bekam der Feind alljährlich,
Damit wir blieben waffenstark,
Weil unser Erz zu spärlich!
Längst wäre Knechtschaft unser Los,
Längst wären wir geschlagen,
Wenn wir nicht Erz aus Frankreichs Schoß
Jetzt selbst nach Deutschland tragen!
In Longwy und in Briey steckt
Es in der Erde Spalten,
Dankt Gott, daß wir es dort entdeckt
Und laßt es uns behalten!
Denn wenn die Feinde nach dem Krieg
Uns keine Erze schicken,
Dann stehen auch nach Deutschlands Sieg
Verödet die Fabriken! . . .
Erhalte deinen Amboß dir,
Deutschland, dein Glück zu schmieden,
Denn ohne Eisen kriegen wir
Nie einen deutschen Frieden! . . .

Max Beyer (1861 - 1921) : écrivain et poète.

Substantifique moelle du poème de Max Beyer :

« Ma patrie, toi qui est entourée de la haine des puissances (étrangères), rappelle-toi : « le dieu qui fit pousser le fer, ne veut pas de valets ». Mais dans 50 ans, il n'y aura plus de fer en Allemagne, ni en Rhénanie, ni en Sarre, ni en Silésie, ni en Saxe. Krupp doit partir à l'étranger pour acheter deux cinquièmes du fer dont l'Allemagne a besoin. L'ennemi reçoit 210 millions de Marks chaque année pour que nos armes restent fortes parce que nous manquons de minerai. Nous serions tenus en servitude, battus si nous ne transportions pas le minerai extrait du giron de la France ; à Longwy et à Briey il est présent. Merci à Dieu que nous l'ayons trouvé et que Dieu veuille bien nous permettre de le conserver. Si, après la guerre, nos ennemis ne nous envoient pas de minerai, alors, même avec la victoire de l'Allemagne, ce sera la désolation pour nos usines. Tiens l'enclume et forge-toi ton bonheur, Allemagne, car sans fer, nous n'aurons jamais une paix allemande. »

